

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	II
RÉSUMÉ.....	III
INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE	
CHAPITRE I – VERS UNE LITTÉRATURE DE L’HYBRIDITÉ	11
Les années soixante : une littérature en mutation.....	11
Pour un métissage littéraire.....	12
Les voix adolescentes.....	12
La ville, lieu d’entrechoquements linguistiques.....	13
Les échos d’une même voix chez deux générations.....	14
L’identité métisse.....	18
Nouveau regard sur le métissage.....	20
Adolescence et métissage : un mélange explosif?.....	22
CHAPITRE II – LA VOIX DE L’ÉCRIVAIN.....	25
Le français et les hommes de lettres.....	25
Figure paternelle dans la littérature maghrébine d’expression française.....	31
La trahison par la langue de l’autre.....	33
L’instabilité du personnage adolescent.....	36
CHAPITRE III – UN LABYRINTHE DE VOIES.....	39
Écrire la ville.....	40
L’adolescence : un chemin parsemé d’interférences?.....	42
Deux générations : deux regards sur la terre natale.....	43
Marcher pour se construire.....	46
Le marcheur en contexte urbain.....	48
Jeunesse urbaine et technologie.....	50
Fuir pour se retrouver.....	53
CHAPITRE IV – REGARD SUR LA PARTIE CRÉATION.....	55
Les trois « V » (voix, voies et ville).....	56
Construire sa vie, construire sa ville.....	58
Des langues sans écho.....	60
Une quête en cul-de-sac?.....	63

DEUXIÈME PARTIE	66
<i>Mon corps étranger</i> (roman)	
CONCLUSION	135
BIBLIOGRAPHIE	141



INTRODUCTION

En littérature, les notions d'identité et d'altérité ont déjà fait l'objet de nombreuses recherches : les hommes de lettres qui nous ont précédés ont exploré le sujet et nos contemporains entretiennent toujours un intérêt à cet effet. L'hybridité qui caractérise notre époque, toutefois, fournit de nouveaux éléments pour la réflexion. En ce sens, les phénomènes d'immigration et de métissage culturel que nous connaissons aujourd'hui ont favorisé la représentation d'un nouveau type de personnage en littérature pour la jeunesse : l'adolescent métissé ou issu de l'immigration. Les écrivains qui leur insufflent la vie le temps de quelques pages ont souvent eux-mêmes vécu une enfance marquée par l'exil. Condamnés à grandir dans une ville où ils se sentaient étrangers et dans un foyer tout aussi indifférent à leurs préoccupations, ces écrivains venus d'ailleurs transportent aujourd'hui en eux le lourd poids de mémoires enfouies. À l'instar de leurs créateurs, les personnages adolescents métissés ou issus de l'immigration sont également porteurs d'un bagage hétéroclite et ce dernier se trouve reflété dans l'espace au sein duquel ils évoluent. De fait, autrefois simple témoin, la ville sert de cadre spatial au parcours parfois chaotique de ces adultes en devenir et participe dorénavant à leur quête identitaire. Toujours en construction, la métropole possède en effet une dimension dynamique, qui n'est pas sans rappeler la muabilité qui caractérise la notion d'identité. « Quel que soit le pays, écrit Philippe Ollé-Laprune, la construction de la ville répond au goût de l'être humain de se donner un refuge, un espace solide qui contrarie les impositions

de la nature et regroupe des populations sur un espace réduit¹. » Le propos de Ollé-Laprune illustre en cela le lien d'interdépendance existant entre les hommes et les villes. Dans les romans urbains contemporains pour la jeunesse, les héros entretiennent le même type de relation avec les bruyantes agglomérations. En plus de représenter un attrait majeur pour les adolescents métissés ou issus de l'immigration en manque de nouvelles sensations, ces lieux leur procurent une forme de réconfort. En effet, la ville leur offre un sentiment d'appartenance que les jeunes adultes ne retrouvent pas au sein du foyer familial. Les espaces surpeuplés évoqués par Ollé-Laprune constituent de véritables refuges « où ils se sentent acceptés² » et « ...dont [ils] attend[ent] une aide, un réconfort³ ». Dans cette optique, la déambulation en milieu urbain ressemble davantage à un pèlerinage des temps modernes qu'à une simple balade : les adolescents des œuvres à l'étude entreprennent un voyage intérieur dans le but de se recueillir. À bord d'un autobus, d'un wagon de métro ou à pied, les héros traversent des quartiers et font des rencontres qui, à la fois, les projettent dans leur passé et les maintiennent dans leur présent. En tenant compte des paramètres externes susceptibles d'influencer les choix des jeunes adultes – i.e. les gens qu'ils côtoient, les langues qu'ils entendent et les rues qu'ils sillonnent –, nous poserons un regard neuf sur la quête identitaire du personnage adolescent métissé ou issu de l'immigration en contexte urbain. Pour ce faire, le présent mémoire comprendra deux parties. Dans la première, théorique, nous démontrerons comment les procédés discursifs et la mobilité participent à la création d'un rapport identitaire entre le personnage adolescent

¹ Ollé-Laprune, P., « La ville dans la littérature mexicaine, effritements, pouvoirs et mensonges », in Essais, chroniques et témoignages, *Artelogie*, n° 2, 2012, p. 2. Nous soulignons.

² <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/refuge/67559>

³ *Ibid.*

et le milieu dans lequel il évolue. En ce sens, nous analyserons la métamorphose, celle qui arrache l'adolescent au monde de l'enfance, afin de découvrir comment elle est intrinsèquement liée à la constante transformation de la ville. Afin d'illustrer notre propos, nous avons sélectionné trois romans pour la jeunesse : *Dis oualla!* et *Béni ou le paradis privé* d'Azouz Begag et *Ismaël dans la jungle des villes* de Leïla Sebbar. La seconde partie est composée d'une œuvre de création, un roman portant le titre *Mon corps étranger*.

Béni, Momo et Ismaël, les héros des romans de notre corpus d'étude, échouent tous dans la ville dans l'espoir de remplir le vide qui les habite. Au cœur des métropoles, la circulation et la multiplicité des discours s'avèreront déterminantes dans l'élaboration de leur quête identitaire. Ainsi, le périple urbain s'avère-t-il le dénominateur commun de la quête de chacun des personnages qui, au gré d'échanges parfois harmonieux, parfois brutaux, avec les autres, élaborera son identité. Dans le cadre de notre recherche, ce processus sera analysé à la lumière de trois notions-clés, celles d'identité urbaine, de voix et de voies. Tant pour les besoins de notre discussion théorique que pour l'idéation de notre création, ces notions fonderont notre réflexion sur la construction romanesque de l'identité adolescente métissée.

Identité urbaine

La représentation du parcours de l'adolescent métissé ou issu de l'immigration vers l'âge adulte dans une perspective urbaine est, on l'aura compris, au centre de nos recherches. Dans cette optique, chaque déplacement représente une

nouvelle occasion pour les héros d'apprendre à se connaître, puisque la ville, comme lieu synonyme d'apprentissages et de découvertes, leur fournit des outils en ce sens. Ce lieu qui bourdonne de vie les oblige à se chercher dans le regard des autres pour ensuite décider de rejeter ou accepter ce qu'ils y trouvent. La notion d'identité caractérisée par un croisement de relations, et non une unité, résume l'idée principale du concept de « l'identité comme processus » de Marie Rose Moro, psychanalyste et psychiatre pour enfants et adolescents. Dans la perspective urbaine, qui constitue notre cadre de recherche, nous avons choisi de retenir la conceptualisation dynamique de Moro, qui implique un état en perpétuelle mouvance, rappelant celui qui caractérise l'adolescence :

« ...une construction dynamique et à renouveler constamment dans la *relation à l'autre* » (Moro, 1989, 110) ; ceci permet de dépasser des conceptualisations statiques de l'identité. Elle assume des tensions contradictoires entre pôles structurants. Reconnaître l'identité de *l'autre* est donc une condition nécessaire à la construction de l'identité propre (Moro, 1989) »⁴.

« L'autre » revêt plusieurs visages dans les œuvres de notre corpus et dans la partie création de notre mémoire. Il peut emprunter les traits d'un ami, d'une sœur, d'un frère ou d'un parent, mais dans tous les cas, il fait partie du réseau de relations sociales que tissent les personnages. En ce sens, les métropoles n'apparaissent pas seulement comme toile de fond, elles participent de l'intrigue. Autant dans les œuvres à l'étude que dans la partie création de notre

⁴ Bouche-Florin, L., Skandrani, S.-M., et Moro, M. R., « La construction identitaire chez l'adolescent de parents migrants. Analyse croisée du processus identitaire », *Santé mentale au Québec*, 2007, vol. 32, n° 1, p. 214.

mémoire, les « relations à l'autre » s'articulent au cœur des villes. Celles-ci fournissent aux personnages adolescents les morceaux du casse-tête qu'ils doivent eux-mêmes assembler afin de résoudre leur quête ultime. Le fait qu'ils soient exposés à deux systèmes de valeurs bien distincts complique le puzzle. Tirillés entre les valeurs de la société d'accueil et celles prônées par leur famille, les enfants métissés ou issus de parents immigrants vivent souvent des situations conflictuelles sur le plan identitaire. La ville leur apparaît comme un refuge où ils peuvent passer inaperçus et se fondre dans la masse en attendant de savoir à quel système ils souhaitent s'identifier.

Les voix/voies de l'exil

Les nombreux déplacements dans la métropole, qui caractérisent le comportement des personnages adolescents dans les romans étudiés, suggèrent une filiation au nomadisme et à l'exil vécu par leurs ancêtres. Usant des outils de télécommunication et des moyens de transports contemporains, les personnages adolescents reproduisent analogiquement le déplacement originel de leurs parents. Même s'ils n'ont pas connu les violences coloniales, le trauma de l'exil, lui, est toujours présent et hante leur quotidien. Autant dire que les héros métissés ou issus de l'immigration transportent un bagage identitaire dont ils ignorent le contenu. Selon un proverbe populaire, « pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient » : voilà une pensée qui résume bien l'état d'esprit des personnages qui sont au centre de nos recherches. En effet, autant l'héroïne de notre partie création, que les personnages adolescents tirés de notre corpus d'étude, doivent affronter les figures de leur passé afin d'espérer faire avancer leur quête, et ce, sans toutefois négliger les

réalités de la société pluriculturelle et métissée dans laquelle ils vivent. Dans le contexte d'hybridité que nous connaissons, les métropoles constituent un territoire où tous et chacun vit son propre exil, quel qu'il soit. En conjuguant passé et présent, nous avons développé notre problématique autour de deux homonymes : « voix » et « voies ». Dans les deux cas, l'Orient et l'Occident se côtoient et se heurtent parfois dans l'esprit du personnage adolescent. Derrière le premier homonyme, la « voix », résonne la langue des parents, celle des amis ou des Occidentaux en général, ainsi qu'une longue série de stéréotypes véhiculés par la société à l'égard des immigrants. Tandis que les « voies », elles, s'apparentent autant aux chemins empruntés par les jeunes au quotidien qu'à ceux parcourus par leurs ancêtres venus s'établir en Occident des années auparavant. Les « voix » et les « voies » sont de part et d'autre chargées d'un lourd bagage mémoriel et c'est pourquoi nous tenterons de comprendre en quoi elles influencent le personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrants dans sa quête identitaire.

Les écrivains d'ici et d'ailleurs

Lors de la sélection de notre corpus, les œuvres de deux écrivains de langue française et d'origine maghrébine ont retenu notre attention : Leïla Sebbar et Azouz Begag. Leïla Sebbar est une romancière, essayiste et nouvelliste née en 1942, à Aflou, en Algérie, d'un père algérien et d'une mère française. Cette double identité l'obsède jusque dans ses œuvres, à travers lesquelles elle aborde des thématiques telles l'exil, la langue maternelle et la condition de la femme. De sa bibliographie, nous avons retenu son roman pour la jeunesse *Ismaël dans la jungle des villes*. Ce dernier met en scène le quotidien d'un

jeune Algérien – Ismaël – qui se sent étranger dans son propre pays, la France. Pour fuir sa réalité, il s'en construit une autre en consommant de la drogue avec des jeunes comme lui, reproduisant le parcours qu'a choisi de suivre son frère aîné, quelques années auparavant.

Azouz Begag, romancier, politicien et sociologue, naît en France en 1957 de parents algériens. Si Sebbar a des parents qui étaient tous deux instituteurs, Begag est quant à lui issu d'une famille pauvre et a grandi dans un bidonville de Villeurbanne, près de Lyon, avant de déménager dans la cité de la Duchère. Dans ses œuvres, souvent destinées à la jeunesse, Begag s'inspire de ce qu'il a vécu durant son enfance et traite des problèmes qui guettent les jeunes Maghrébins en Occident. Ses romans *Dis oualla!* et *Béni ou le paradis privé* sont ceux que nous avons choisi d'analyser dans le présent mémoire. Dans *Dis oualla!*, des jeunes se regroupent en bande dans les coins de leur HLM. Vincent, Luis et Momo flânent, fument, s'engueulent, embêtent les autres locataires et rêvent ensemble d'une vie meilleure. Le personnage principal de *Béni ou le paradis privé*, Béni, préfère ce diminutif à son vrai nom : Ben Abdallah. Il souhaite aussi célébrer la fête de Noël et sortir avec France, une camarade de classe. Ses parents, eux, espèrent plutôt retourner vivre dans leur pays, l'Algérie. Béni devra ainsi faire un choix : s'intégrer aux valeurs occidentales ou se conformer aux mœurs familiales.

La langue des mots

Si les romans sélectionnés dans notre corpus d'étude mettent en scène des personnages aux prises avec des tourments similaires, la condition respective

des deux écrivains qui en sont les auteurs est très différente : Sebbar est une femme métissée née en Algérie, mais ne parlant pas la langue de son père, tandis que Begag est né en France de parents algériens. Voilà un contraste qui met en relief un nouvel aspect de notre problématique : le choix de la langue d'écriture. Pour Sebbar, ce choix n'en est pas un, mais pour Begag, à l'instar des écrivains dont la langue maternelle n'est pas le français, cette dernière l'emporte sur celle utilisée au sein du nid familial. « Jusqu'à l'Indépendance de l'Algérie en 1962, la question d'écrire ou non en français, langue du colon, ne se posait pas véritablement pour ces écrivains : le français était en effet la seule manière de se faire entendre de l'opinion publique du pays colonisateur lui-même, et donc une arme redoutable au service de la libération nationale⁵. » Mais au-delà de ces considérations, écrire dans la langue de l'Autre implique aussi une rupture entre le créateur et ses origines. Un choix qui n'est pas sans rappeler celui auquel devra faire face le personnage adolescent : s'intégrer à la société française ou répondre aux attentes de ses parents. La voix des écrivains est ainsi porteuse du climat de tension qui règne autant au dehors, dans le discours épitextuel des hommes et femmes de lettres dont le français n'est pas la langue maternelle, qu'au-dedans des textes. La quête identitaire du personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrants serait-elle une façon d'occulter la double culture qui habite ces écrivains?

« L'autre » en moi

Dans les œuvres de notre corpus, les adolescents « au sang mêlé » doivent relever un double défi : s'épanouir à l'instar des jeunes de leur âge et

⁵ Bonn, C., Khadda, N., et Mdarhri-Alaoui, A., (sous la dir. de), *La littérature maghrébine de langue française*, Paris, EDICEF-AUPELF, 1992, p. 8.

apprendre à cohabiter avec « l'autre » qui fait partie intégrante de leur identité. Afin de mieux comprendre les fondements d'un tel engagement, il faut revenir aux origines mêmes du métissage et c'est ce que nous nous proposons de faire dans le premier chapitre de ce mémoire. Se construire « entre deux », en empruntant des repères à l'un et à l'autre sans s'identifier totalement ni à l'un, ni à l'autre... Serait-ce le sort réservé à tous les enfants métis que celui de mener une vie oscillant éternellement entre deux chaises? Si cette condition peut sembler déstabilisante dans un premier temps, elle peut aussi s'avérer enrichissante pour celui qui la vit. En effet, appartenir à deux cultures signifie bénéficier de deux fenêtres ouvertes en simultané sur le monde. Il faut cependant faire attention de ne pas s'approcher trop près de leur rebord, parce que la chute pourrait être fatale et c'est ce que les personnages de nos récits ne tarderont pas à découvrir.

Qui suis-je?

Je me permets de conclure cette introduction en adoptant un ton plus personnel, puisque la partie création de ce mémoire l'est, en quelque sorte, tout autant... Mon adolescence a été une période riche en termes de questionnements identitaires et c'est avant tout ce qui a motivé mon choix d'objet d'analyse. Étant moi-même issue de parents de nationalités différentes, je me suis – pour l'écriture de mon roman – inspirée de quelques-unes de mes expériences personnelles afin d'animer le quotidien de mon héroïne. Ainsi, chaque voix cache un personnage qui ne m'est pas totalement inconnu. Le mutisme de la grand-mère, combiné à celui de l'épicier chinois et au bilinguisme du père sont des facettes de ma propre « vie asiatique ». Une vie

dans laquelle on refoule ses émotions, on cache les vérités trop compliquées et où le succès constitue la seule option possible. Cette obsession du paraître, qui est prédominante dans de nombreuses cultures orientales, peut s'avérer oppressante pour les jeunes qui la vivent et, durant l'adolescence, la révolte semble constituer un pas vers la liberté. Pour mon héroïne, c'est la recherche de vérité qui est synonyme de liberté et c'est pourquoi elle cherche désespérément à découvrir l'identité de son père. Afin de se libérer de ce corps étranger qui est le sien et celui d'un autre à la fois, elle doit en effet retrouver celui de qui elle tient ces traits d'un pays lointain. La liberté, n'est-ce pas ce que revendiquent les adolescents? Et si la liberté passait par la connaissance de soi... Quels chemins faudrait-il emprunter pour se trouver? Et jusqu'où faudrait-il creuser pour extirper les vérités qui composent notre identité? Du plus loin que je me souviens, je me suis toujours servie de l'identité de mes parents afin de justifier la mienne : « mon père est cambodgien et ma mère est québécoise ». Telle est la réplique que je balance encore à ce jour à celui qui me demande de quelle origine je suis. Cette affirmation constitue peut-être même le point de départ de tous mes questionnements identitaires et de ceux que j'ai choisi de partager avec mon héroïne...

CHAPITRE 1

VERS UNE LITTÉRATURE DE L'HYBRIDITÉ

Les années soixante : une littérature en mutation

À partir des années soixante, le Québec emboîte le pas à la France et rompt progressivement avec l'idée de tradition, afin de se tourner vers la modernité. En effet, pour prendre un peu la mesure du changement qui s'effectue alors, il convient de rappeler la perte d'influence de l'Église catholique en tant que force organisatrice de la société depuis la naissance de la Nouvelle-France, au profit de nouvelles élites et institutions laïques, pluralistes et modernes⁶. Qu'ils se rapportent à l'idéologie, au déclin de l'influence catholique, à la langue et aux enjeux qu'elle représente, à l'engagement politique, aux questions sociales ou encore à la production culturelle – littérature, cinéma, chanson⁷ –, les changements reflétant l'évolution qui s'est opérée ont considérablement affecté la société québécoise. En ce qui a trait au domaine des lettres, la nouveauté se traduit par l'inscription dans les œuvres de thèmes représentatifs de la société moderne, tels la solitude urbaine et le choc des cultures. Ainsi, tant au Québec qu'en France, la littérature entre dans une ère nouvelle.

⁶ Chenard, G., « Le Québec à l'ère de la mondialisation : tradition et modernité un regard croisé harmonieux » dans M.-C. Weidmann-Coop, *Le Québec à l'aube du nouveau millénaire : entre tradition et modernité*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008, p. 51.

⁷ Weidmann-Coop, M.C., *Le Québec à l'aube du nouveau millénaire : entre tradition et modernité*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008, p. VII.

Pour un métissage littéraire

L'innovation littéraire marquante qui retiendra notre attention dans la présente recherche est celle du métissage. Dans la foulée des années soixante, au moment où l'immigration prend de l'ampleur, un nouvel imaginaire québécois se dessine et privilégie désormais le métissage, l'hybridation, le pluriel et le déracinement⁸. À partir des années quatre-vingt, les corpus littéraires de langue française intègrent de nouveaux écrivains qui contribueront à universaliser et à renouveler l'imaginaire littéraire déjà en place. Aujourd'hui, des séminaires universitaires s'intéressent à ces textes d'auteurs dans lesquels la perte d'un pays, d'une mémoire, d'une culture, d'une langue ou d'une identité⁹ se lit en filigrane. Dans un ouvrage qu'elle consacre aux questions linguistiques, Lise Gauvin établit une filiation entre langue, identité et francophonie : « Le commun dénominateur des littératures émergentes, et notamment des littératures francophones, est de proposer, au cœur de leur problématique identitaire, une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littérature dans des contextes différents¹⁰. »

Les voix adolescentes

Dans le présent chapitre, nous nous attarderons à un type particulier d'entrechoquements linguistiques : ceux engendrés par la multiplicité des langues étrangères qui peuplent la ville. Dans la perspective de la création qui fera l'objet de la deuxième partie de notre étude, le personnage adolescent

⁸ Nepveu, P., *L'écologie du réel - mort et renaissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988, p. 201.

⁹ Gauvin, L., plan de cours, Séminaire de 2^e et 3^e cycles : *Écritures de la perte. Mémoires, langues et identités dans les littératures francophones*, Université McGill, Montréal, Hiver 2009.

¹⁰ Gauvin, L., *L'écrivain à la croisée des langues*, Paris, Éditions Khartala, 2000, p. 8.

constituera le point de mire de cette analyse discursive. Nous avons préféré la période adolescente aux autres stades qui composent le cycle de la vie, puisqu'elle correspond au moment où s'élabore un sentiment d'identité alors que le jeune ne cesse de s'interroger sur ce qu'il est¹¹. Nous tenterons de comprendre comment, en contexte urbain et multiethnique, les échanges linguistiques affectent la quête identitaire des adolescents métissés ou issus de parents immigrants. Pour ce faire, nous analyserons aussi la représentation de la langue des parents et celle des autres personnages prédominants dans le récit.

La ville, lieu d'entrechoquements linguistiques

L'espace qui servira de cadre d'observation des personnages sera celui de la ville, d'où notre choix du roman urbain. Si c'est au sein d'une ville désincarnée que les personnages entendent résonner les échos de leur marginalisation, c'est aussi au cœur de celle-ci qu'ils apprendront à se forger une identité qui leur est propre. Ces enchâssements de langues, qui permettent au milieu de se constituer, n'ont par ailleurs rien d'innovateur : la Genèse abordait déjà la question de la confusion linguistique avec la tour de Babel. Toutefois, la cohabitation grandissante entre les différents groupes ethniques, elle, engendre aujourd'hui une réalité sociale que l'on ne peut ignorer et dont découle une série de bouleversements sur le plan des échanges linguistiques. À cet égard, de nouveaux questionnements surgissent : à l'image de cette structure mythique qu'est la tour de Babel, les entrechoquements langagiers jouent-ils un double rôle dans l'évolution de la ville? Seraient-ils à la fois

¹¹ Le Breton, D., *En souffrance, adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Éditions Métailié, 2007, p. 41.
Mémoire en études littéraires – Olivia Nguonly – Hiver 2013 – UQTR
La traversée des voix/voies du personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrants dans les romans urbains contemporains, suivi de *Mon corps étranger*.

responsables de sa constitution et de son inachèvement? Afin de répondre à ces interrogations, nous analyserons en quoi le rapport à la langue natale des immigrants de la première génération diffère de celui qu'entretiennent leurs enfants face à cette même langue et, plus particulièrement, comment l'éloignement sur le plan langagier imprègne les textes à l'étude.

Les échos d'une même voix chez deux générations

Dans son ouvrage *Les voix de l'exil*, Abdelkader Benarab s'intéresse aux œuvres d'écrivains maghrébins en accordant une attention particulière au cadre spatial dans lequel évoluent les personnages de leurs récits. Dans cette perspective, il analyse le lien qu'entretiennent les premières générations d'immigrants et les secondes générations avec leur pays natal/d'accueil et la manière dont ils abordent la question de l'espace à travers leurs fictions. Benarab souligne d'abord que le rapport des deux générations face à la terre natale/d'accueil diffère d'une génération à l'autre. Dans le cas de la première, ses recherches lui ont permis d'élaborer un concept indissociable de la temporalité du quotidien des personnages en question, soit celui de « l'anéantissement de l'être déplacé¹² ». L'« anéantissement » auquel réfère l'auteur est lié aux lieux du passé et du futur. Contrairement à ceux du présent – que les immigrants de la première génération considèrent vides de sens et envers lesquels ils ne ressentent aucun sentiment d'appartenance –, ceux-là sont remplis d'espoirs et d'illusions. Dans le cas de la seconde génération, le constat semble moins brutal, mais tout aussi inquiétant. En effet, les enfants issus de l'immigration ne partagent pas le malaise de leurs parents :

¹² Benarab, A., *Les voix de l'exil*, Paris, l'Harmattan, 1994, p. 93.

Tous les personnages de la première génération partent pour revenir chez eux : c'est un retour qui agite continuellement leur conscience. Ceux de la deuxième génération sont là, parce que nés ici, ou venus très tôt. Ainsi il n'y a pas de départ, il n'y a pas de mouvement migratoire, ils ne sont pas immigrés au sens générique du terme. Néanmoins, les courts séjours dans le pays de leurs parents ne constituent pas un acte de tourisme, ni un départ en villégiature mais bien la quête d'une filiation avec un passé. Un passé souvent inconnu certes mais bien existant.¹³

Si les personnages de la seconde génération ne considèrent pas l'Occident comme un espace transitoire ou temporaire — ils y demeurent, y prennent position, s'y intègrent socialement —, leurs parents, eux, vivent ce déplacement géographique comme un exil obligé et nourrissent l'espoir d'un retour au pays : « L'individu migrant en tant que tel n'échappe pas dès son arrivée à la solitude, l'éloignement, les souffrances psychologiques dues à l'exil. Pour s'en préserver il actualise le souvenir, exalte le passé, maudit le présent¹⁴. » En fait, les personnages de la première génération d'immigrants conçoivent l'immigration comme un déplacement temporaire. Leur principal souci est lié au travail et à l'argent, puisqu'une fois leur gain en poche, ils planifient un retour dans leur pays d'origine. L'écart entre les deux générations de protagonistes et leur rapport à la langue se situerait ainsi du côté de la perception du pays natal. Malgré son absence, cette terre perdue continue à vivre dans le cœur de la première génération, tandis que leurs enfants n'entretiennent pas un tel sentiment d'appartenance, cherchant plutôt à s'intégrer à leur société d'accueil. En ce sens, parce qu'associée à l'espace

¹³ *Ibid.*, p. 118.

¹⁴ *Ibid.*, p. 101.

absent, la langue maternelle se voit relayée à l'arrière-plan chez les personnages de la seconde génération. Quant à l'espace réel, celui de la terre d'accueil, c'est à travers sa langue que les personnages adolescents souhaitent s'exprimer : le français constitue un idéal de vie prometteur, contrairement à la langue arabe dans ce cas, qui représente l'aliénation des parents.

Les immigrants de la première génération et leurs enfants évoluent ainsi dans deux mondes parallèles en ce qui a trait à leur relation au pays d'origine/d'accueil. En effet, ils sont loin de partager une même conception de ces espaces symboliques, ce qui ouvre la voie à un profond conflit s'étendant au-delà de la représentation et affectant le rapport des personnages aux langues du récit :

Le départ comme première inscription dans le programme départ/retour se constitue prématurément en un espace d'arrachement et de déracinement. Il est le paradigme d'un en deçà et d'un au-delà. Le départ est donc cet espace symbolique et non géographique qu'articulent incompatiblement l'univers matriciel, le pays d'origine et l'univers mythique, le pays d'accueil, à partir d'un axe diachronique passé/futur¹⁵.

Par conséquent, l'exil met en place une série de discours qui glorifient un espace et un temps lointains, et dont les parents se font les fiers promoteurs. Cette perception que partagent les immigrants de la première génération, laquelle idéalise à la fois le pays d'origine et méprise la terre d'accueil,

¹⁵ *Ibid.*, p. 20.

influence inévitablement celle de leurs enfants en raison de la cohabitation et de la promiscuité entre ces deux générations. Tirillés entre le jugement des parents, le regard que jette sur eux la société occidentale, ainsi que leurs propres convictions, les personnages issus de la seconde génération sont confrontés à une autre forme de malaise qui entraîne un choix difficile : la conformité ou la révolte¹⁶. Voilà qui les distingue de ceux qui les ont précédés, leurs parents. Pour ces derniers, le choix n'en était pas un puisque, ne se considérant pas chez eux dans leur pays d'accueil, ils ne ressentaient pas le devoir ou le besoin de s'y impliquer et d'y prendre position. En ce sens, Benarab souligne que les personnages romanesques de la première génération passent tellement inaperçus qu'ils demeurent presque absents¹⁷. Une absence physique, de par leur manque d'implication au coeur de la sphère sociale, mais sans doute aussi psychologique, dû à leur imaginaire tourné en permanence vers un passé et un futur idolâtrés. En effet, les personnages de la première génération nourrissent leurs pensées avec des souvenirs appartenant à leur vie d'avant, à leur quotidien oriental. Ils comparent ainsi leur présent à cette ancienne vie, qui n'est malheureusement plus la leur.

Les études littéraires ont souvent souligné le mutisme et l'enfermement de ces premières générations d'immigrants dans les romans les mettant en scène et c'est précisément ce que tentent de fuir leurs enfants. Devant cette prise de conscience d'une double identité partagée entre une culture maternelle orientale et un quotidien occidental, les personnages de la seconde génération sont tentés d'adopter une attitude défensive. Ils refusent de perpétuer l'inaction

¹⁶ *Ibid.*, p. 144.

¹⁷ *Ibid.*

sociale qui caractérise l'attitude de leurs parents, mais rejettent aussi toute forme de conformité qui serait synonyme de renoncement des origines. En fait, ils sont pleinement conscients de la fragilité de leur identité et de la complexité de la quête identitaire qui les guette au quotidien et c'est ce qui leur donne la force de combattre. Aussi, qu'ils choisissent la conformité ou la révolte, les personnages de la seconde génération s'imposeront d'une manière ou d'une autre.

L'identité métisse

Le double malaise dont nous venons de traiter, qui affecte de manière générale les personnages migrants de la seconde génération, s'apparente sans contredit à celui qui habite, plus particulièrement, le personnage adolescent métissé en littérature pour la jeunesse. Ce dernier est confronté à un dilemme langagier ainsi qu'à un profond tourment identitaire. Afin de saisir pleinement les enjeux liés au malaise qui habite les jeunes personnages métissés, nous nous référerons aux recherches de Roger Toumson. Dans son ouvrage *Mythologie du métissage*, il aborde la question de « l'identité métisse¹⁸ » : « Est « métis » un sujet innommable. Introuvable, les territoires du « métissage » sont ceux du mythe (...)»¹⁹. » Afin de procéder à une étude de la mythologie du métissage proprement dit, Toumson mentionne l'importance du relevé topographique des figures d'un sujet « métis » dont les faces multiples désignent les moments d'une histoire problématique du « Même » et de l'« Autre »²⁰. À cet égard, la question identitaire s'avère effectivement contradictoire. En effet, il semble

¹⁸ Toumson, R., « Mythologie du métissage » dans *Francophonie et identité culturelle*, Albert, C., (sous la dir. de), Paris, Éditions Karthala, 1999, p. 242.

¹⁹ *Ibid.*, p. 241.

²⁰ *Ibid.*, p. 243.

découler du métissage une profonde confusion sur le plan de l'appartenance, à un point tel que l'identité n'en est plus une seule, mais bien le résultat d'une diversité étourdissante et peut-être même aveuglante pour le sujet lui-même. Par ailleurs, l'ethnologie a considéré pendant plusieurs décennies chaque société comme étant « fermée » et a envisagé différentes cultures comme des « tous » cohérents, des mondes clos et hermétiques²¹. Dans cette perspective, l'authenticité des sociétés métissées était constamment remise en question. En effet, celles-ci ne possédaient aucune valeur sur le plan culturel, puisqu'elles étaient jugées non conformes au cadre établi, qui promouvait l'homogénéité. Ce qui revenait à dire que les peuples métis n'étaient pas authentiques, mais plutôt impurs, puisqu'ils rompaient avec un lignage parfaitement défini. Le trouble qui habite aujourd'hui les personnages adolescents métissés serait-il un héritage de leur passé marqué par la dévalorisation? L'histoire du métissage révèle effectivement une série de définitions troublantes en ce qui a trait au métis. Au XVIII^e siècle, on associait sa nature à une anomalie « monstrueuse », biologique et sociale : il mélangeait les catégories et venait menacer l'ordre établi²². Une telle définition, comparant le métis au monstre, peut sembler absurde aujourd'hui, mais il n'en demeure pas moins qu'elle se réfère aux concepts d'hétérogénéité et d'instabilité, lesquels caractérisent encore à ce jour les personnages adolescents métissés en littérature. L'histoire littéraire française repose par ailleurs elle-même sur une série de révolutions rattachées à la crainte d'un renouveau culturel au détriment de l'ordre établi. Le courant

²¹ Turgeon, L., (sous la dir. de), *Regards croisés sur le métissage*, Québec. Les Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2002, p. 15.

²² Albertan-Coppola, S., « La notion de métissage à travers les dictionnaires du XVIII^e siècle » dans *Métissages*, (sous la dir. de), Carpanin Marimoutou, J.-C., et Racault, J.-M., Tome 1, coll. « Littérature-Histoire », Paris, L'Harmattan. 1992, p. 42.

romantique, tel que le concevait Victor Hugo au XIX^e siècle, multipliait les lieux, les personnages, mêlait le vers et la prose, le style haut et bas, le beau et l'horrible, et ce, dans une tentative de rompre avec l'esthétique classique. Les sociétés post-coloniales ont évolué en nourrissant cette appréhension de l'altérité conduite par une peur de la différence et du changement.

Nouveau regard sur le métissage

Aujourd'hui, au XXI^e siècle, le métissage – terme à la mode – est porteur de nouveaux enjeux sociaux et idéologiques²³. Les unions entre personnes de nationalité différente sont ainsi choses courantes, l'adoption internationale n'est plus marginale et l'immigration constitue un phénomène indissociable du paysage urbain. Cependant, la crainte de l'autre, elle, semble persister. À titre d'exemples, les conséquences du 11 septembre 2001 et les conflits persistants des cités françaises sont révélateurs de l'appréhension qui règne en Occident. La crise identitaire que connaît le personnage adolescent métissé en littérature contemporaine reflèterait-elle cette agitation qui règne au dehors, dans le vrai monde? La réponse se trouverait peut-être du côté des écrivains eux-mêmes... En 1830, l'écrivain français Stendhal publie *Le Rouge et le Noir*, un roman qui s'inscrit dans le courant réaliste, i.e. « dans la tradition de la *mimésis*, imitation de la réalité, définie par Aristote (*La Poétique*) et Platon (*La République*) [...] L'Écriture réaliste vise à créer l'illusion référentielle, où la représentation littéraire fait mine de s'effacer derrière le réel représenté²⁴ ». « Un roman, c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin », écrit Stendhal dans l'œuvre

²³ Turgeon, L., (sous la dir. de), *Regards croisés sur le métissage*, ouvr. cité, p. 6.

²⁴ Béguin, M., Biet, C., Gengembre, G., Goldzink, J., Kaddour, H., *Anthologie, textes et parcours en France et en Europe 2^e/1^{er}*, Paris, Éditions Belin, 2000, p. 339.

précédemment évoquée. Dans la foulée de la pensée de cet auteur, qui entrevoit le roman comme « reflet du monde », il est à penser que la période adolescente qu'illustrent les écrivains d'aujourd'hui est intrinsèquement liée à l'actualité. Comment est-il possible de faire évoluer sainement un personnage adolescent au cœur des enjeux sociétaux que connaissent les années 2000? En littérature contemporaine, la représentation du personnage adolescent métissé semble justement ouvrir la voie à une nouvelle éthique de la subjectivité. La stabilité ou le maintien de soi, jadis synonymes de pureté et d'authenticité, se voient maintenant détrônés par une mouvance et un éclatement des frontières :

C'est un passage à *l'autre*, un mouvement transgressif de l'Un vers l'Autre, qui enfreint les lois du propre, franchit les frontières de la propriété ou de l'individualité, pour aller au-delà, toujours, du lieu d'où l'on vient et d'où l'on tire son identité, pour mieux défaire ce lien originaire et le renouer chaque fois en un nouveau destin, en un *autre* devenir qui est aussi un devenir *autre*. [...] une histoire, un destin ou un devenir qui ne s'inscrivent plus dans la belle continuité causale d'une mémoire unique ou homogène, mais qui réécrivent sa propre constitution comme sujet à partir de ses différentes confrontations avec l'altérité.²⁵

À une pauvreté culturelle se substitue ainsi une grande richesse, fruit de l'accumulation et du mélange des mémoires entrecroisées. Si initialement les voix qui traversaient le personnage métissé aboutissaient à l'étourdissement du sujet, la littérature contemporaine tend plutôt à extraire chacune des

²⁵ Ouellet, P., « Les identités migrantes. La passion de l'autre » dans *Regards croisés sur le métissage*, ouvr. cité, p. 42.

composantes métissées afin d'en isoler leur intégrité. C'est dire que ce type de personnage soutient une critique des valeurs de l'identité, de l'origine, de la pureté, de la totalité, de l'essence ou encore de l'universalité²⁶. L'effondrement des frontières permettrait ainsi au métis de se réaliser pleinement en tant qu'individu grâce à ce riche bagage génétique qui l'anime. En effet, à l'époque actuelle, le métissage ne s'apparente plus à une anomalie ou à tout autre forme d'aberration génétique, comme ce fut le cas au XVIII^e siècle. Au contraire, selon Laplantine et Nouss, le métissage serait une disposition à penser et à mettre en œuvre une culture en devenir, riche d'éléments hérités d'autres cultures, reconfigurés, reconstruits²⁷. Le regard que pose le métis sur le monde serait ainsi traversé et influencé par la fusion des mémoires qu'il porte en lui.

Adolescence et métissage : un mélange explosif?

En littérature, comment le personnage métis adolescent s'y prend-il afin de gérer cette pluralité identitaire qui l'habite? Si l'âge adulte est généralement synonyme de maturité, la période de l'adolescence, quant à elle, comporte davantage de facteurs liés à l'instabilité. En effet, il s'agit d'une période propice aux premières expériences, aux questionnements identitaires et aux égarements passagers. On pense, par exemple, à la consommation d'alcool et de drogues, aux découvertes sur le plan des rapports sexuels ou aux premiers échecs amoureux. Dans cette optique, peu importe où elle se vit, l'adolescence

²⁶ Nouss, A., « Deux pas de danse pour aider à penser le métissage » dans *Regards croisés sur le métissage*, ouvr. cité, p. 95.

²⁷ Laplantine, F., et Nouss, A., « Le métissage culturel, confrontation ou mélange? » dans *Imaginaires métissés en littérature pour la jeunesse*, Sorin, N., (sous la dir. de), Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Éducation-recherche », 2006, p. 38.

s'accompagne d'un certain nombre de passages obligés. Il n'en va pas autrement lorsqu'il s'agit de la représenter en littérature. L'adolescent a un pied dans le monde de l'enfance et un dans celui des adultes et, à certains moments, il ne sait pas sur lequel danser afin de rester en équilibre! Le deuil de ce qu'il laisse, notamment l'enfance, est parfois difficile et s'accompagne de craintes et d'angoisses²⁸. Dans le cas des jeunes métis, leur épanouissement semble être précédé par une adolescence tourmentée, puisque l'hétérogénéité nourrit ces tensions internes qui empêchent toute stabilisation parmi les composantes²⁹, lesquelles forment un tout à l'origine du sujet métissé. C'est précisément cet état d'instabilité qui cause l'égarement identitaire dont les personnages adolescents métissés sont victimes en littérature contemporaine. En ce sens, il existe deux écoles de pensées qui conçoivent le rapport entre métissage et identité de manière distincte. D'abord, celle de Ricoeur, qui, dans *Soi-même comme un autre*, précise qu'il ne faut pas interpréter le concept d'altérité dans le sens de la différence de l'Autre, mais bien en tant que constitutif de sa propre identité personnelle. Dans cette perspective, le métissage n'est donc pas identité, il n'est pas non plus altérité, mais une imbrication des deux, identité et altérité étant étroitement mêlées dans une sorte de reformulation et de transformation de plusieurs héritages³⁰. Cette distinction semble toutefois échapper au personnage adolescent métissé et le conduire tout droit vers un univers de tensions, lequel n'est pas de l'ordre de la fusion ou de la symbiose entre deux cultures, mais davantage du transitoire, de

²⁸ Vanek Dreyfus, A., *La crise adolescente*, Paris, éditions Studyrama, coll. « Éclairages », 2005, p. 9.

²⁹ Nouss, A., « Deux pas de danse pour aider à penser le métissage » dans *Regards croisés sur le métissage*, ouvr. cité, p. 103.

³⁰ Sorin, N., (sous la dir. de), « Les écritures métisses » dans *Imaginaires métissés en littérature pour la jeunesse*, ouvr. cité, p. 42.

l'imparfait, de l'inachevé³¹. On constate ainsi que deux conceptions liées à la quête identitaire du personnage métissé imprègnent notre littérature, soit celle liée à une cohabitation et celle s'apparentant davantage à une confrontation. Dans le cas qui nous intéresse, soit celui de la littérature pour la jeunesse, la quête identitaire du personnage adolescent métissé pourra ainsi s'avérer épanouissante et enrichissante, tout comme elle pourra être tumultueuse et destructrice pour celui qui la vit.

³¹ *Ibid.*, p 43.

CHAPITRE 2

LA VOIX DE L'ÉCRIVAIN

Comme nous l'avons constaté précédemment, les voix, en l'occurrence celles associées à la terre natale et au pays d'accueil, peuvent s'avérer source de conflits pour le personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrés. Ces voix l'accompagnent tout au long de la transition que constitue la période de l'adolescence. Elles le déchirent entre les mémoires d'un passé que glorifient ses parents et un présent occidental dénué de tradition. Or, ces voix résonnent aussi chez les écrivains maghrébins d'expression française. Ayant préféré la langue de l'autre, du colonisateur, du Blanc, comment parviennent-ils à établir un équilibre entre leur travail de création et leur propre identité?

Le français et les hommes de lettres

Déjà au XIII^e siècle, le français comme langue d'expression apparaît chez les érudits. On pense à l'auteur florentin Brunetto Latini, qui compose en langue d'oïl le *Livre du Trésor* (vers 1265), une compilation des connaissances scientifiques de son temps, agrémentée de récits et de légendes³². Quelques années plus tard, Marco Polo, voyageur vénitien, lui succède en rédigeant ses récits de voyages dans cette même langue lors de son emprisonnement dans une prison de Gênes. Toutefois, ce n'est qu'en 1539, par l'ordonnance de Villiers-Cotterêts, que le français devient la langue nationale :

³² Joubert, J.-L., *Les voleurs de langue : traversée de la francophonie littéraire*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2006, p. 18.

Les actes prononcés au nom du roi devaient être rédigés « en langaige maternel françois et non autrement [...]. Afin qu'il n'y ait cause de douter sur l'intelligence desdits arrêts, nous voulons et ordonnons qu'ils soient faits et escrits si clairement, qu'il ne puisse avoir aucune ambigüité ou incertitude ne lieu à demander interprétation.³³»

Par conséquent, c'est dans un souci de clarté que la langue française parviendra à régner sur la culture européenne et plus particulièrement sur la littérature. Cette prépondérance de la « clarté » s'inscrit par ailleurs dans le prolongement de la pensée renaissante et s'oppose de ce fait à l'idéologie « moyenâgeuse » qui avait régné sur les dix siècles derniers. L'adoption du français apparaît ainsi comme une « solution » afin de rompre définitivement avec les idées préconçues du Moyen Âge, telles l'obscurantisme.

Malgré les siècles qui séparent ces premiers érudits d'expression française de la première génération d'écrivains dits « migrants », les motivations qui ont conduit les uns comme les autres à s'approprier cette langue demeurent pourtant similaires. En 1940, la revue *Nouvelles littéraires* publie trois numéros consécutifs³⁴ sur les manifestations concrètes de la double appartenance qui touche les écrivains étrangers. Henri Troyat, un écrivain né à Moscou de parents arméniens, fait partie du groupe. Il déclare qu'il écrit « avec un souci de construction, de précision, de figolage qui est purement français³⁵», des procédés qui font écho aux réponses de ses pairs. Dix ans plus tard, dans la même revue, on s'interroge à nouveau sur les raisons qui poussent ces

³³ *Ibid.*, p. 19.

³⁴ *Nouvelles littéraires*, n° mars, avril et mai 1940.

³⁵ Delbart, A.-R., *Les exilés du langage : Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Francophonie », 2005, p. 34.

Mémoire en études littéraires – Olivia Nguonly – Hiver 2013 – UQTR

La traversée des voix/voies du personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrants dans les romans urbains contemporains, suivi de *Mon corps étranger*.

écrivains à choisir le français comme langue d'écriture. Cette fois, on publie un dialogue entre Troyat et Julien Green, baptisé Julian Hartridge Green, écrivain né à Paris de parents américains :

« Troyat : ... le français, c'est la langue des philosophes. Nul ne conteste sa clarté. Je me demande si, ayant vécu en Russie, j'aurais apporté le même souci dans la composition de mes livres. »

« Green : Vous avez raison. C'est là le point essentiel. La clarté des idées, voilà en effet ce que la France m'a donné³⁶. »

Le temps a passé, mais les motifs de Troyat demeurent les mêmes. « [L]a clarté des idées », voilà sa véritable préoccupation. C'est ce souci de clarté qui l'accompagnera à travers les années et lui permettra de remettre en question sa propre identité. De même, lorsque Green mentionne que la France lui a apporté « la clarté des idées », il présuppose ainsi que c'est à travers la langue française qu'il s'est épanoui et a ainsi pu mettre de l'ordre dans ses pensées, chose qu'il ne jugeait pas, semble-t-il, possible d'accomplir dans sa langue maternelle.

À partir des années soixante, les discours de ces écrivains - dont le français n'est pas la langue maternelle - tendent à prendre une nouvelle forme. En effet, lorsqu'ils sont appelés à justifier leur langue d'écriture, certains choix se précisent : la seconde langue, celle adoptée par choix littéraire, semble revêtir une virginité mémorielle et sentimentale que l'écrivain ne retrouve pas au sein de sa langue maternelle. Jean-Pierre Milovanoff, né d'un père russe et d'une

³⁶ Bourin, A., *Les nouvelles littéraires*, n° 1186, 25 mai 1950, p. 1-2.

Mémoire en études littéraires – Olivia Nguonly – Hiver 2013 – UQTR

La traversée des voix/voies du personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrants dans les romans urbains contemporains, suivi de *Mon corps étranger*.

mère provençale, affirme que « la langue perdue prend une dimension mythique, se chargeant d'un fort capital affectif...³⁷ ». Kateb Yacine, pour sa part, écrit dans les dernières pages de son roman *Polygone étoilé* (1966) que « s'exiler de sa langue natale, c'est rompre avec sa culture et son lieu primitif, c'est couper une seconde fois le cordon ombilical³⁸. » De ce point de vue, le français comme langue d'écriture permettrait à ces écrivains de renaître en tant que créateurs à part entière. Dès lors, s'éloigner des origines, des interdits et des attentes liés à sa patrie constitueraient-ils autant de moyens d'accéder à une objectivité créatrice? Peut-être même à une libre-conscience que la langue maternelle ne permet pas... Contrairement à la langue de leurs ancêtres, la langue française voyage seule dans l'imaginaire des écrivains. Elle ne transporte ni bagages, ni souvenirs et est davantage tournée vers le présent que le passé. La clarté, quant à elle, demeure toujours la préoccupation majeure de ces créateurs. C'est précisément à travers le détachement de leurs origines que leur pensée adopte une objectivité qui leur serait inaccessible dans la langue de leurs parents. Voilà des facteurs culturels qui sont par conséquent susceptibles d'influencer les écrivains, lesquels désirent se dissocier du bagage ancestral qu'ils portent afin de doter leurs écrits de « mesure, [de] clarté et [de] logique³⁹ » : une même mission qui avait animé leurs prédécesseurs près de cinquante ans auparavant.

Dans un même ordre d'idées, Sergio Kokis, romancier et peintre québécois d'origine brésilienne, s'interroge sur la place de l'artiste au sein de la société

³⁷ Yacine, K., « Le polygone étoilé » dans *Les exilés du langage : Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*, ouvr. cité, p. 17.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 34.

contemporaine. Dans un court article, « Solitude entre deux rives », il se penche sur le cas de la littérature et actualise les observations de ses pairs. Il y compare dans un premier temps l'écrivain au batelier passeur⁴⁰. Puis, poursuit sa réflexion en adoptant un angle philosophique abordant la position de l'homme de Lettres à travers le concept sartrien de bâtardise⁴¹ :

Si sa situation sociale peut paraître inconfortable, ses perspectives, au contraire sont multiples, sa marge de liberté est plus vaste et son sentiment d'individualité est bien plus aigu [...] Tout en possédant les idiomes des deux rives, il devra se débattre sans cesse avec une langue étrangère...⁴²

Kokis évoque une série de figures mythiques, à partir desquelles il tisse des liens avec la figure de l'écrivain : telle est la position de l'homme de Lettres qu'il envisage. En ce sens, sa comparaison avec le batelier illustre la liberté dont jouit l'homme de Lettres sur le plan de la langue. La figure du passeur, ainsi que celle du bâtard de Sartre, quant à elles, représentent la précarité de l'écrivain. La littérature, comme terre d'exil en soi, rassemble les hommes de lettres dans un même et unique territoire affranchi de toutes frontières. En ce sens, tout écrivain, qu'il s'exerce dans sa langue maternelle ou non, demeure un éternel exilé au cœur de sa création. Si le souci de clarté s'est dans un premier temps forgé une place au cœur de la pensée renaissante afin de

⁴⁰ Kokis, S., « Solitudes entre deux rives », *Tangence* n° 59, 1999, p. 133-137. « L'écrivain serait comme le batelier, celui qui s'est libéré de la matérialité immédiate, concrète de l'utilitarisme de sa propre langue pour tenter de traduire (*traducere* ou *übersetzen* dans leurs acceptions originales) dans une langue publique les réalités d'une autre rive, d'une autre culture, d'un autre imaginaire. Comme le passeur, il est suspendu entre deux mondes, dans une position extrêmement solitaire, puisqu'il rompt justement à la fois avec la réalité intime et avec la quotidienneté pratique des actions humaines » (p. 133).

⁴¹ *Ibid.* « Sartre a su exprimer cette position libre et instable de l'homme de lettres lorsqu'il la définit en faisant appel au concept de bâtardise. Le bâtard est justement « cet enfant conçu dans la grange », entre deux conditions sociales [...]. Celui-ci est condamné à fréquenter des mondes opposés par l'imaginaire, dans un rôle (masque, persona) d'éternel exilé. »

⁴² *Ibid.*

rompre avec la littérature « moyenâgeuse », il a ensuite constitué une source de motivation pour les écrivains des années 1940 et 1950. Enfin, aujourd'hui le souci de clarté s'est déplacé pour s'ajuster, se conformer aux réalités des écrivains migrants : «... le thème constant de ces nouvelles littératures est le monde éclaté et la rupture des mythes tels que le vivent de façon quotidienne ces écrivains venus d'ailleurs⁴³. » Le choix du français s'inscrit, de ce fait, dans cette conception universelle de la littérature. Si autrefois l'artiste des métropoles s'exprimait la plupart du temps à l'intérieur d'une même culture⁴⁴, à l'aube du XXI^e siècle, cette pratique n'est plus : leurs œuvres sont exportées à travers le monde et, grâce à l'universalité de leurs thèmes, touchent les lecteurs d'ici et d'ailleurs. Bien que ces écrivains préconisent la langue du colonisateur au cœur de leur processus créatif, ils l'imprègnent de leur imaginaire, de leur conception du monde : «... la prosodie de l'étranger se glisse de façon subversive dans la narration, apparemment sans faire violence à la syntaxe. Cette nouvelle mélodie minera les habitudes au sein même de la conscience du lecteur métropolitain⁴⁵. » À l'instar de ceux qui l'ont précédé, Kokis entrevoit l'écrivain comme un explorateur ou un voyageur qui erre au gré du vent. Ce dernier adopte la langue du pays dans lequel il se trouve afin de raconter à son interlocuteur ses expériences et lui communiquer d'où il vient. Dorénavant, le souci de clarté est lié au désir de rejoindre le plus large lectorat possible : l'acte de communication, quel qu'il soit, implique nécessairement une aliénation de soi dans une traduction puisque son but est d'atteindre

⁴³ *Ibid.*, p. 135.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 134.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 135.

l'autre⁴⁶. L'écriture serait-elle ainsi une forme de pacte avec le diable? En cédant son âme, l'écrivain se libère du coup de sa propre identité pour s'imprégner de celle des autres, histoire d'amadouer le lecteur le temps de sa lecture... Ou serait-ce plutôt une forme de prostitution artistique? Les comparaisons sont peu flatteuses, mais reste que commercer sa langue, la troquer contre une autre plus accessible relève d'un même état de désespérance. Chez les écrivains d'origine maghrébine, par exemple, la littérature d'expression française naît dans un contexte d'urgence. On revendique une identité culturelle étouffée et une dignité humaine bafouée par de longues années de domination étrangère. Si dans un premier temps l'utilisation de la langue du colonisateur a provoqué des déchirements et entraîné de multiples justifications de la part des écrivains concernés, on a compris, à partir des années quatre-vingt, qu'elle permettait une ouverture sur le monde et un recul pour mieux interpréter la situation des langues en général.

Figure paternelle dans la littérature maghrébine d'expression française

Le choix d'une langue d'écriture n'est pas exclusivement une question de clarté ou de lectorat, mais relève aussi – et peut-être même avant tout – de questions relatives à la culture et aux racines. Dans le cas de la littérature maghrébine d'expression française, c'est la figure d'un père en déclin qui traverse cette littérature : « La mort du père traverse tout l'espace littéraire et explique son inopérance quant à la reproduction du schéma culturel traditionnel. C'est pourquoi la trahison du père a permis un glissement des

⁴⁶ *Ibid.*, p. 134.

valeurs vers la mère dont elle assure peu ou prou la pratique⁴⁷. » Le père n'est plus maître dans sa maison. En désertant le nid familial, il s'arrache ainsi au malheur dans lequel il a plongé ceux qu'il a trahis en acceptant l'humiliation coloniale⁴⁸. La mort du père – ou son absence – a contraint la mère à assurer la transmission et le respect des traditions. Or, elle semble échouer là où son mari, lui, a abandonné. Le legs n'aura pas lieu. Les enfants n'entendent plus la voix du patriarche et celle de la mère s'éteint jour après jour. Le dialogue s'effrite sous les tensions pour ultimement être rompu. La domination exercée par la société patriarcale aurait-elle causé des révoltes ou des remises en question au cœur même de la cellule familiale? Interpellés par de tels questionnements, les écrivains d'expression française auraient-ils senti le besoin de dénoncer la lâcheté du père à travers leurs écrits? L'écrivain Mehdi Charef, né de parents algériens et arrivé en France à l'âge de dix ans, évoque le malaise qui ronge ces familles issues de l'immigration :

Ce qui me dérange avec la génération des premiers immigrés, c'est que la majorité d'entre eux voudrait que leurs enfants soient ce qu'ils sont ou ce qu'ils ont été. À la maison, c'est tout le temps : « Attention, ne fais pas ci, parce que tu es un Arabe... Ne fais pas ça... N'oublie pas que tu es musulman. » Dans la rue le gosse se retrouve carrément dans un autre monde que les parents ignorent. C'est ce déchirement qui fait souffrir les jeunes⁴⁹.

⁴⁷ Benarab, A., *Les voix de l'exil*, ouvr. cité, p. 174.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 147.

⁴⁹ Charef, M., « Le Thé au harem d'Arché Ahmed de Mehdi Charef », Interview par Farida Ayari, dans *Sans frontière*, mai 1983, n° 76, p. 17.

Le déchirement dont il est question traverse le passé trouble des écrivains : ils ont dû choisir entre les voix de la sphère familiale et celles du dehors, de l'école, de la rue, ou des « autres ». Comme si la soumission du père avait ouvert la voie à une construction identitaire nouvelle. Avant la langue de l'autre, l'Arabe parlait arabe, fréquentait une école musulmane et ne côtoyait que des jeunes appartenant à ces cultures. L'appartenance n'avait rien d'un choix, elle s'imposait. Malgré le fait que la colonisation ne soit qu'un vague souvenir pour les auteurs maghrébins d'expression française de la seconde génération, celle-ci a souvent laissé des traces indélébiles de son passage. La figure du père inopérant en littérature témoigne de la relation « dysfonctionnelle » des parents envers leurs enfants.

Les personnages adolescents deviennent ainsi porteurs du rapport déficient qu'ont entretenu les écrivains envers la langue de leurs parents. Complètement imprégnés par leur culture d'accueil, ils ne comprennent plus cette langue qui les a pourtant bercés tout au long de leur enfance. Même si la voix du père est absente dans les œuvres d'auteurs maghrébins d'expression française, elle hante encore leurs textes. Serait-ce là une confession voilée d'une plaie toujours douloureuse? Ou encore le cri à l'aide d'éternels adolescents toujours tiraillés entre deux voix?

La trahison par la langue de l'autre

Comment écrire sans se trahir soi-même et sans renier d'où l'on vient? Les écrivains maghrébins sont confrontés à ce dilemme lorsque se pose la question de la langue d'écriture. Aussi, s'expriment-ils avec les mots de

l'Autre, soit ceux du colonisateur, et ce, en servant leur désir de poser un regard introspectif sur eux-mêmes. Taos Amrouche, qualifiée de première romancière française d'origine maghrébine⁵⁰, s'est intéressée à cette écriture de la coexistence : « L'écriture de l'altérité [...] permet toutes les possibilités ; elle libère le « je » de l'écrivain, qui se personnalise, mais en même temps qui entend « les racines gémir⁵¹ ». La langue française serait donc habitée par une dualité fondamentale pour les écrivains français d'origine maghrébine, puisque si elle demeure la cause de leur emprisonnement, elle représente aussi la clé qui permet l'évasion. Tirailé entre deux voix, le personnage adolescent constituerait-il le porte-parole d'une génération d'opprimés? La hantise de la colonisation et le malaise de la langue seconde se lisent par ailleurs en filigrane dans les oeuvres d'auteurs d'origine maghrébine :

La conscience du voyage, qui mène de l'oralité, désormais soumise à la pression déstabilisatrice des forces de la conquête coloniale, à l'écriture francophone, qui manifeste la conquête tout en se revendiquant d'un projet de libération, est l'une des grandes expériences qui hante le texte africain. La conscience de cette traversée signale autant l'irruption des voix francophones et antillaises sur la scène du monde qu'une méditation sur les conditions de cette émergence angoissée⁵².

⁵⁰ Voir à ce sujet : Brahim, D., *Taos Amrouche, romancière*, Paris, Éditions Joelle Losfeld, 1994.

⁵¹ Taos Amrouche, citée par Jean Déjeux (*La littérature maghrébine d'expression française*, Paris, PUF, 1992, p. 102). Marguerite-Taos Amrouche est une femme de lettres algérienne francophone et une chanteuse berbérophone. Elle était la soeur de Jean Amrouche et la première femme algérienne romancière. Son œuvre littéraire, écrite dans un style très vif, est largement inspirée de la culture orale dont elle est imprégnée et de son expérience de femme.

⁵² Heller, M., « Une approche sociolinguistique à l'urbanité », *Revue de l'Université de Moncton*, 2005, vol. 36, n° 1, p. 326.

Ce douloureux constat, d'une libération passant par la trahison de soi, est ainsi une condition que transmet l'écrivain à son personnage, dans le cas qui nous occupe, au personnage adolescent. Par conséquent, il serait intéressant de creuser ce paradoxe et de tenter de comprendre en quoi cette seconde langue participerait tout autant à la libération qu'au mal de vivre de ces deux instances. Les fondements de la littérature algérienne de langue française sont par ailleurs indissociables de cette situation linguistique paradoxale. En effet, c'est à la suite de la guerre mondiale et autour de la langue du colonisateur que s'articulent non seulement une quête de soi, mais aussi un désir d'enrichir son patrimoine culturel national :

Penseurs, lettrés, essayistes, romanciers s'interrogent et se posent, dans leur aliénation, le problème capital de l'identité : Qui suis-je? Colonisés, ils se rendent compte qu'ils ne sont pas respectés dans leur dignité d'homme. Ils vont dévoiler ce drame et le conflit de civilisation. Il ne s'agit plus maintenant de rester soi-même, mais de revendiquer explicitement un nom, une patrie, bref d'être reconnu, à part entière⁵³.

Ce passage démontre que, dans un premier temps, les écrivains maghrébins ont pris conscience de la problématique liée à leur langue, pour, ensuite, l'occulter afin de mieux la dompter. Dans ce cas, le changement de langue n'équivaudrait pas à la rupture du cordon ombilical qui relie l'écrivain à l'univers matriciel et à la terre, ni à une trahison des origines. Il faut tenir compte du fait que certains écrivains, dont l'un des parents est de langue française — à l'instar de l'écrivaine Leïla Sebbar — sont revenus, tout jeunes ou à l'âge adulte, dans le pays francophone d'origine, et conçoivent le français comme

⁵³ Déjeux, J., *La littérature algérienne contemporaine*, Paris, PUF, *Que sais-je?*, 1979, p. 62.

leur langue maternelle, dans l'acception la plus primaire du terme⁵⁴. En ce sens, la langue française est étrangère aux inégalités politiques, sociales, morales et aux souffrances personnelles qu'a connues l'écrivain auparavant. Cette langue vierge procure une véritable libération aux écrivains qui l'adoptent, puisqu'elle est justement exemptée de toutes attentes sociales et morales. En fait, l'utilisation de cette autre langue permet aux écrivains maghrébins de mettre en place leurs propres revendications sans devoir se soucier des contraintes qui se rattachent à leur langue maternelle.

L'instabilité du personnage adolescent

Le personnage adolescent représenté dans les romans écrits en français par des auteurs d'origine maghrébine porte en lui toute la complexité identitaire de leurs créateurs : « Déconcertés, déçus, incompris, les héros des romans, dans le conflit, s'exilent et vont tenter l'aventure du mariage mixte chez les « autres ». On se cherche avec anxiété ; un monde nouveau est en gestation⁵⁵. » Dans cette perspective, c'est à la fois à travers leur condition de colonisés et à travers le regard du colonisateur que les héros en question doivent se frayer un chemin afin d'accéder à la connaissance d'eux-mêmes. Quant à l'expression de « mariage mixte » dont il est question dans cette même citation, elle propose une ouverture à l'autre, puisqu'elle suggère que le rapprochement d'autrui peut s'avérer révélateur de soi. À l'époque où la littérature maghrébine d'expression française entame sa véritable lancée, soit vers 1945, cette conception de la connaissance de soi, comme indissociable

⁵⁴ Delbart, A.-R., « Un atout pour la construction d'une conscience linguistique de la langue cible chez les apprenants de français langue étrangère : l'exemple des écrivains « venus d'ailleurs » », *Glottopol* (Revue de sociolinguistique en ligne), n° 6, juillet 2005, p. 135.

⁵⁵ Déjeux, J., *La littérature algérienne contemporaine*, ouvr. cité, p. 64.

de l'ouverture à autrui, fleurit aussi à travers la littérature française. Le théâtre de Sartre en est un bel exemple. La très célèbre réplique de Garcin, l'homme de lettres de *Huis clos*⁵⁶ : « L'enfer, c'est les autres », résonne ainsi dans les textes des écrivains d'origine maghrébine. L'Enfer est dans le regard de l'autre et lorsque cet autre habite le personnage adolescent, il devient partie intégrante de son identité. Voilà qui constitue l'élément problématique chez le personnage adolescent métissé. À cet égard, un questionnement s'impose : comment le personnage adolescent métissé peut-il s'épanouir en tant qu'individu alors qu'il est confronté à une multitude d'appartenances? En d'autres termes, comment peut-il gérer cet enfer qui le possède? En s'interrogeant. En effet, c'est en s'interrogeant que les personnages adolescents métissés tentent de composer avec la double identité qui les habite. « Un nouveau monde en gestation⁵⁷ » annonçait Déjeux, puisque ces personnages se remettent en question et soulèvent des réflexions propres à leur condition. Ayant non seulement hérité du lourd bagage mémoriel de leurs parents, ils traînent aussi sur leurs épaules le poids de leur propre caractère doublement hétérogène. Benarab s'est intéressé à cette association entre identité et rapport à l'autre : « L'apparition du moi dans l'espace littéraire de la seconde génération issue de l'immigration s'est fait par rapport à une résistance ou un paradoxe créé par le regard d'autrui⁵⁸. » Encore une fois, c'est le point de vue extérieur, celui de cet autre, qui engendre un discours plus intimiste, un regard introspectif sur sa condition « d'être à part ». Selon nous, la construction identitaire du personnage adolescent métissé renvoie à ce double

⁵⁶ Écrite en 1943, la pièce *Huis clos* est présentée pour la première fois le 27 mai 1944 au théâtre du Vieux-Colombier, à Paris.

⁵⁷ Déjeux, J., *La littérature algérienne contemporaine*, ouvr. cité, p. 64.

⁵⁸ Benarab, A., *Les voix de l'exil*, ouvr. cité, p. 144.

mouvement : il se cherche dans le regard de l'autre et adopte à la fois sa propre parole et celle de ses ancêtres pour se trouver.

CHAPITRE 3

UN LABYRINTHE DE VOIES

Dans le chapitre précédent, il a été question de la multiplicité des voix et du rôle incontestable qu'elle joue dans la construction du personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrants. Ce troisième chapitre complètera le tableau et sera consacré à la notion de déplacement dans l'espace : les « voies ». À la question du déplacement des personnages de la première génération d'immigrants s'ajoutera celle de la mouvance du personnage adolescent en milieu urbain. Les récentes recherches littéraires tendent à établir un recoupement entre identité et espace. Déterminer en quoi les expériences liées à la mobilité sont déterminantes dans l'évolution respective de ces deux types de personnages : voilà une approche qui nous permettra d'illustrer le lien de causalité entre les homonymes « voix » et « voies ». Les personnages de la première génération, par exemple, transmettent le concept d'exil à leurs enfants et les conditionnent à l'idéalisation d'un passé qui leur est inconnu. Ne connaissant pas la terre ancestrale, ceux-ci se sentent inévitablement perdus au cœur d'une ville occidentale rejetée de leurs parents, mais qui s'avère être la seule qu'ils aient connue. Comment ce sentiment de rejet se traduit-il à travers leurs déplacements dans la ville? Afin de répondre à cette question, nous nous attarderons au concept de la marche. Le but de cette double analyse sera d'illustrer en quoi le déplacement dans l'espace urbain participe à la construction identitaire du personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrants.

Écrire la ville

Afin de comprendre les enjeux associés à notre étude sur la mobilité du personnage en milieu urbain, il serait souhaitable de revenir sur la notion de « roman urbain », qui constitue, par ailleurs, notre cadre d'observation. L'usage vague et irrégulier de l'étiquette « roman urbain » remonte au XIX^e siècle alors que subsiste une opposition entre le « roman des mœurs parisiennes » (écrits par Balzac, Daudet, Zola etc.) et le « roman des mœurs de province » (*Madame Bovary* de Flaubert)⁵⁹. Aujourd'hui, le terme sert davantage à distinguer les représentations littéraires dont l'action se déroule au cœur de la ville, de celles dont le récit se trame en milieu rural. La ville possède son propre mode de vie ainsi qu'un environnement en perpétuelle mouvance, dont nous ne pouvons ignorer les impacts. Afin de tracer un pont entre l'espace et notre double concept de voix/voies, nous avons retenu la définition du *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, qui illustre bien le caractère de « réseautage » de la ville :

Ce qui fait la ville, c'est la possibilité d'y multiplier les échanges et les relations de toutes sortes. La manière la plus efficace d'y parvenir, c'est de leur consacrer un quartier facilement accessible à tous, le quartier central des affaires, des loisirs et de la vie culturelle : il s'agit en fait d'un communicateur social qui joue, pour les rencontres face à face, un rôle similaire à celui des centraux téléphoniques pour les communications à distance⁶⁰.

L'organisation et la construction de l'espace urbain sont ainsi soutenues par un amalgame de croisements et de rencontres. Cet important réseau fait battre le

⁵⁹ Horvath, C., *Le roman urbain contemporain en France*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 13.

⁶⁰ *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, Paris, Éditions Larousse, 1985, tome 15, p. 10783.

cœur de la ville et lui insuffle la vie. Or, malgré la prégnance des caractéristiques dynamiques et positives associées à la ville — échanges, relations, rencontres, communications —, force est de constater qu'elles sont rarement reconduites dans les représentations de la ville contemporaine en littérature. De fait, ces dernières privilégient surtout la mise en relief de la solitude et de l'indifférence : «...les métropoles contemporaines considérées comme les lieux de l'artifice et du faux où se brisent les relations humaines et s'aggrave l'isolement de l'individu⁶¹. » Les multiples rapprochements qui permettent à la ville de se constituer appartiennent en ce sens davantage au domaine de l'éphémère : « Il [le développement des transports] tend à nous délivrer des enracinements, des permanences, des durées qui étaient propres aux établissements de petites échelles⁶²... ». Par conséquent, le développement des transports et la multiplication effrénée des formes de télécommunications ont perturbé le quotidien de ses usagers, meublant le quotidien des habitants d'entrecroisements de toutes sortes. Mais les vrais échanges, eux, n'ont pas lieu. Étant sous-tendu par de grands réseaux techniques, l'aménagement du territoire est désormais synonyme d'une liberté de mouvement et d'établissement sans précédent⁶³. Cependant, le prix à payer pour une telle liberté pourrait s'avérer plus élevé que le véritable gain... Même si les déplacements se multiplient et les métropoles s'alourdissent sous le poids écrasant de leurs habitants, les véritables rapprochements, eux, ont-ils lieu?

⁶¹ Horvath, C., *Le roman urbain contemporain en France*, ouvr. cité, p. 36.

⁶² Choay, F., *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2006, p. 294.

⁶³ *Ibid.*

L'adolescence : un chemin parsemé d'interférences?

Dans le collectif *L'imaginaire urbain et les jeunes, la ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*, plusieurs chercheurs s'intéressent précisément au rapport contemporain des jeunes face au monde urbain⁶⁴. Suivre le personnage adolescent à travers son périple dans la métropole et comprendre les motivations qui justifient ses choix constituent les lignes directrices de notre recherche et c'est pourquoi il est essentiel ici de rappeler les enjeux liés à l'adolescence afin de parvenir à une juste contextualisation de notre sujet. L'adolescence est une période culturellement et socialement spécifique qui précède l'entrée dans la vie adulte et se traduit par un va-et-vient entre turbulence et construction de soi⁶⁵. Celui qui la vit est animé par un sentiment d'urgence ou un état de crise et entre l'influence qu'exercent les autres sur ses choix et la confusion qui en découle, l'adolescent se cherche. Il risque l'errance s'il ne trouve pas l'écho ni le miroir capable de lui indiquer la mesure de ses limites personnelles⁶⁶. L'effondrement des cadres/structures limitatifs, voilà une caractéristique marquante de la littérature urbaine : « Dans un univers de communications qui s'ouvre sur plusieurs lieux et territoires de culture et d'histoire, les identités se fondent et se refondent, puis se déploient de manière pragmatique pour répondre aux exigences de la mobilité tant sociale que technique, tant spatiale que temporelle⁶⁷. » Un monde de possibilités attend les adolescents. Serait-ce justement cette surabondance

⁶⁴ Voir à ce sujet : Boudreault, P.-W., et Parazelli, M., *L'imaginaire urbain et les jeunes, la ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*, Québec, PUQ, coll. « Problèmes sociaux et interventions sociales », 2004.

⁶⁵ Voir à ce sujet : Le Breton, D., *Cultures adolescentes : entre turbulence et construction de soi*, Paris, Éditions Autrement, (volume 247, coll. « Mutations »), 2008.

⁶⁶ Boudreault, P.-W., et Jeffrey, D., (sous la dir. de), *Identités en errance, Multi-identité, territoire impermanent et être social*, Québec, PUL, coll. « Sociologie au coin de la rue », 2007, p. XI.

⁶⁷ *Ibid.*

communicationnelle qui compliquerait l'équation de la quête identitaire? En effet, les êtres humains n'ont jamais joui d'autant de libertés. Or, ils n'ont jamais été si désorientés, si dépourvus de repères symboliques⁶⁸... Il est vrai qu'à ce jour, la foi ne fait plus figure de pilier de la construction de l'identité. Contrairement aux générations précédentes, la génération C (« C » comme dans communiquer, connecter, « clavarder », consommer...)⁶⁹, qui englobe les 12-24 ans, n'interroge plus Dieu pour trouver des réponses à ses questionnements : « ... le déclin de la religion a permis de constater que l'individu, dans une situation de grande souffrance, ne sait plus à quel saint se vouer pour reprendre vie⁷⁰. » Les adolescents, eux, vénèrent ce dans quoi ils baignent depuis leur tendre enfance : les moyens de télécommunications, synonymes de modernité et de réussite.

Deux générations : deux regards sur la terre natale

Si les parents des enfants issus de l'immigration se résignent à modeler leur destin sur une conception restreinte de l'identité – « nous sommes ce que sont nos blessures anciennes⁷¹ » –, leurs enfants adoptent quant à eux un mantra affranchi de toutes contraintes⁷² : *sky is the limit*. Cet horizon absolu s'oppose à la conception traditionnelle que se faisaient leurs parents de leurs propres

⁶⁸ *Ibid.*, p. 13.

⁶⁹ L'expression « génération C » a été adoptée par un groupe de recherche du Centre francophone d'information des organisations (CEFRIO) qui s'intéresse aux technologies de l'information. Pour étudier la question, le CEFRIO a entrepris en 2008 la plus vaste étude jamais réalisée au Québec sur les perceptions, les comportements et les usages technologiques des 12 à 24 ans.

⁷⁰ Boudreault, P.-W., et Jeffrey, D., (sous la dir. de), *Identités en errance, Multi-identité, territoire impermanent et être social*, ouvr. cité, p. 4.

⁷¹ *Ibid.*, p. XII.

⁷² Hawkins, D., *Quand votre adolescent est en crise, comment accompagner votre enfant*, Paris, Éditions Farel, coll. « Un psy dans la poche », 2003. « Les adolescents ont désespérément soif de liberté. Il ressort de mes entretiens avec eux qu'ils sont rarement satisfaits de la somme de liberté dont ils jouissent. Ils luttent constamment pour en obtenir davantage. » p. 17.

descendants. Par conséquent, chez les immigrants de la première génération, l'appropriation du monde nouveau – et de tout ce qu'il a à offrir sur le plan communicationnel – n'a pas lieu. Si l'espace ne peut qu'être relatif à l'homme qui l'habite, le délimite par la parole, le dispose devant lui et autour de lui⁷³, ces premiers arrivants se destinent de ce fait à un échec sur le plan de l'intégration sociale. En effet, tel que nous l'avons évoqué précédemment, ceux-ci portent toujours en eux un profond attachement pour leur terre d'origine, contrairement à leurs enfants, nés en occident. En ce sens, pour les parents, le concept de déplacement entretient une filiation avec la question du nomadisme et de l'exil, lesquels renvoient les personnages au traumatisme mémoriel des violences coloniales. Ces « marques indélébiles⁷⁴ » liées au déplacement originel vers la terre d'accueil influencent la mobilité des personnages dans leur quotidien. Or, l'appartenance à un territoire est la condition d'existence d'une identité. Nous ne savons pas dire qui nous sommes si nous ne savons pas dire où nous vivons et avec qui nous vivons⁷⁵. Contrairement à ceux qui les ont précédés, les enfants de la seconde génération ne connaissent que peu ou pas leur pays d'origine. Même s'ils se retrouvent confrontés à la mémoire et aux aspirations de leurs parents au sein du nid familial, ils refusent de partager l'aliénation de ceux-ci. Ils adopteront plutôt l'espace public comme lieu de validation en y confortant leur identité et en l'opposant à celle des autres. À cet égard, la quête du jeune métis s'effectue dans un même souci d'ouverture sur le monde. Le fait

⁷³ Grassin, J.-M., « Pour une science des espaces littéraires », dans *La géocritique mode d'emploi*, Westphal, B., (sous la dir. de), Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000, p. 1.

⁷⁴ Tourn, L., *Chemin de l'exil. vers une identité ouverte*, Paris, Éditions Campagne Première, 2003. « Le trauma de l'exil est donc [...] lié à l'existence de la violence avant [...] Mais même si tous les exilés politiques n'ont pas été personnellement victimes d'une violence [...] radicale [...], avoir touché de près ou de loin une telle réalité laisse, dans tous les cas, des marques indélébiles. » p. 81.

⁷⁵ Boudreaux, P.-W., et Jeffrey, D., (sous la dir. de), *Identités en errance, Multi-identité, territoire impermanent et être social*, ouvr. cité, p. XII.

d'appartenir à deux espaces à la fois divise l'identité à tel point que l'adolescent ne sait plus vers laquelle de ces deux fractions se tourner. Or, ce n'est ni sa mère ni son père qu'il choisira d'interroger, mais bien la métropole, et ce, dans l'espoir de comprendre qui il est. Explorer la ville et toutes les avenues technologiques qui la sillonnent, voilà ce qui intéresse les jeunes d'aujourd'hui et qui participe à la construction de leur propre identité. Transportés à la fois physiquement par la vitesse de l'autobus ou celle du métro, et absorbés par une conversation téléphonique sur leur portable, les jeunes de notre époque s'approprient leur ville sous un angle nouveau, le renouvelant perpétuellement, au gré des trajets et des discussions. D'où l'importance du déplacement dans l'espace et de l'utilisation des moyens communicationnels afin de parvenir à leurs fins. Dans *Les paradoxes de la mobilité*, Vincent Kaufmann parvient à une conclusion intéressante qui va aussi dans ce sens : « Les nouveaux moyens de communication et les transports motorisés n'affectent pas seulement l'insertion sociale mais conduisent aussi à changer la relation entretenue entre la mobilité et l'espace⁷⁶ ». En effet, dans le cas des immigrants, quitter son pays natal aujourd'hui n'est plus synonyme d'exil à part entière. La télévision par satellite leur permet de visionner les émissions diffusées dans leur pays d'origine, tandis que les appels outremer et les courriels sont autant de façons d'atténuer le déchirement et d'entretenir un lien constant avec leur famille, et ce, malgré la distance. L'apprentissage de la langue, en cela, ne devient plus une nécessité pour survivre dans le pays d'adoption. Les enfants issus de l'immigration et leurs parents ne vivent pas leur insertion sociale de la même manière. Les adolescents, qui n'ont pas connu la terre ancestrale, cherchent plutôt des

⁷⁶ Kaufmann, V., *Les paradoxes de la mobilité : bouger, s'enraciner*, Genève, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Le savoir suisse », 2008, p. 20.

ancrages dans la ville et utilisent les mêmes moyens télécommunicationnels que leurs parents, non pas pour entretenir un lien avec leur passé, mais plutôt pour se fondre et se conformer à la masse.

Marcher pour se construire

Si le personnage adolescent se construit au rythme des pas qu'il parcourt dans la ville, reste à comprendre en quoi la composition de cet espace influence sa construction identitaire. Afin de mieux comprendre les enjeux liés à la mobilité et à l'espace urbain, nous avons retenu un chapitre particulier de l'ouvrage d'Alain Vaillant, *La crise de la littérature*, lequel nous permettra de retracer, sporadiquement et de manière non exhaustive, l'inscription de la marche dans l'histoire littéraire. Nous tenterons d'appliquer ses observations au personnage adolescent en cherchant à comprendre comment ce dernier parvient à résoudre sa quête dans un contexte urbain, ou du moins, à tenter de faire progresser celle-ci.

Dans un chapitre intitulé *Ire et ambire, la marche et l'écriture au XIX^e siècle*, Vaillant consacre quelques lignes à la philosophie du mouvement. Dans un premier temps, il rappelle ce dont relèvent les deux doctrines principales de la philosophie : le rationalisme et la conscience de soi⁷⁷. D'abord, la vision du monde se voit contaminée par l'approche de la vie que préconisera l'homme : « ... soit le sujet s'affirm[e] en s'isolant du monde – même si, en le pensant, il se donnait l'impression de le maîtriser –; soit il s'imprègn[e] du monde et [fait] l'épreuve, par ses sens, de sa diversité, mais il [perd] la connaissance certaine

⁷⁷ Vaillant, A., *La crise de la littérature : romantisme et modernité*, Grenoble, ELLUG, 2005, p. 171.

de son essence propre⁷⁸. » Ces conceptions donnent naissance à deux façons d'être au monde, voire à deux types de citoyen : l'homme de raison ou l'homme d'action et l'homme de perception⁷⁹. Dans le cadre de notre recherche, nous nous intéresserons à ce second type, puisqu'il illustre en plusieurs points la figure du marcheur en littérature. En effet, Vaillant le décrit comme un homme qui par sa disponibilité à un monde qu'il ne comprend pas, par sa réceptivité qui échappe encore à sa pensée et à son savoir, tend à se porter vers l'imagination et le rêve⁸⁰. À l'époque des romantiques, la représentation de la marche en littérature apparaît comme une allégorie de l'écriture. Ainsi, Vaillant établit-il un parallèle entre l'évolution du récit de l'écrivain et la construction simultanée de l'homme qui marche. La liberté qu'inspire un tel exercice conquiert les plus grands auteurs romantiques, tel Victor Hugo qui, refusant de se plier aux exigences littéraires de son époque, préfère adopter une démarche littéraire artistique découlant de la libre relation esthétique qu'il établit avec le monde dans lequel il vit. Un caractère instable ou même un état de révolte intérieure est ainsi associé à la figure du marcheur. Pensons à Baudelaire, qui a promené son spleen sur la Ville Lumière ainsi qu'à Nelligan et Nerval, pour lesquels la marche a constitué une échappatoire créative à la mélancolie qui les habitaient. Sans oublier Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions*, qui ne tarit pas d'éloges sur cet exercice : « J'aime à marcher à mon aise, et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable,

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 172.

⁸⁰ *Ibid.*

voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût⁸¹.» Cette citation pourrait très bien trouver sa place dans une conversation aujourd'hui, au XXI^e siècle, sans être jugée hors contexte. La marche serait-elle une pratique intemporelle? L'illusion qui berçait Rousseau il y a plus de cent ans perdue encore à ce jour, rendant le marcheur maître du temps. En fait, il détient aussi le pouvoir de déboucher sur les avenues de son choix, soutenant ainsi la libération du personnage jusque dans l'espace réel.

Le marcheur en contexte urbain

Françoise Moncomble, auteure qui explore les discours de la ville et ceux des cités, « montre que la proximité spatiale, notamment la rue et les espaces vacants des cités qui grouillent de vie, crée une sociabilité, c'est-à-dire une manière d'être et de faire⁸² ». Si tel est le cas, la question serait de savoir comment notre personnage peut se forger une identité stable et permanente autant du côté des villes que des cités. La distinction entre ces deux cadres spatiaux est importante, puisqu'elle nous permettra de déterminer si l'environnement incite le personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrants à adopter un comportement particulier. En ce sens, nous retiendrons l'ouvrage *Éloge de la marche* de David Le Breton⁸³, dans lequel ce dernier distingue les types de marcheur et met en perspective l'apport des déplacements dans l'évolution du sujet. Aujourd'hui, dans les métropoles, si la marche permet à ceux qui la pratiquent de parcourir la ville en évitant les

⁸¹ Rousseau, J.-J., *Œuvres complètes, Les Confessions*, Paris, Lefèvre Éditeur, 1839, p. 172.

⁸² Boudreault, P.-W., et Jeffrey, D., (sous la dir. de), *Identities en errance, Multi-identité, territoire impermanent et être social*, voir article *Quartiers sensibles, les dessous d'une territorialisation*, ouvr. cité, p. 59.

⁸³ David Le Breton est un anthropologue et sociologue français qui se spécialise dans la représentation et la mise en jeu du corps humain. Il s'intéresse aussi à l'instabilité et à la construction de soi qui prédominent durant l'adolescence.

bouchons de circulation, elle les rend d'abord et avant tout maître de leur trajectoire et du rythme qu'ils souhaitent s'imposer. C'est dans un état d'esprit marqué par l'introspection que Le Breton entame sa réflexion sur la marche :

La marche est ouverture au monde. Elle rétablit l'homme dans le sentiment heureux de son existence. Elle plonge dans une forme active de méditation sollicitant une pleine sensorialité. On en revient parfois changé, plus enclin à jouir du temps qu'à se soumettre à l'urgence prévalant dans nos existences contemporaines. Marcher, c'est vivre par corps, provisoirement ou durablement. [...] La marche est souvent un détour pour se rassembler soi⁸⁴.

Dans cette perspective, la marche ne constituerait pas uniquement un moyen d'explorer et d'apprécier une ville. Avant toute chose, elle se voudrait une expérience à la faveur de laquelle le marcheur procède à une double analyse de lui-même. En effet, pour le marcheur, marcher implique à la fois une série de confrontations avec ceux qui croiseront sa route et un repli sur lui-même. Paradoxale comme pratique? Certes, puisque, d'une part, elle sous-entend l'acceptation d'une exposition au regard de l'autre et, d'autre part, l'imposition d'une distance, d'un regard critique sur le monde et sur autrui. Cette équation, passant par une ouverture sur le monde et débouchant sur une introspection, est par ailleurs essentielle à la connaissance de soi du marcheur, d'où l'efficacité de la marche afin de faire progresser sa quête identitaire. En effet, quand il met le prochain à distance, le sentiment de sa différence le condamne

⁸⁴ Le Breton, D., *Éloge de la marche*, Paris, Éditions Métailié, coll. « essais », 2000, p. 11.
Mémoire en études littéraires – Olivia Nguonly – Hiver 2013 – UQTR
La traversée des voix/voies du personnage adolescent métissé ou issu de parents immigrants dans les romans urbains contemporains, suivi de *Mon corps étranger*.

à l'errance⁸⁵. La marche crée ainsi une situation d'équilibre entre le public et le privé : l'un alimente l'autre et le solidifie par le fait même.

À notre époque, à l'ère où les réseaux de communications dominent les sociétés occidentales, qu'en est-il de la marche? Comment a-t-elle évolué parallèlement aux métamorphoses urbaines? Le Breton propose quelques pistes de réflexion à ce sujet : « La marche [...] met provisoirement en congé des soucis qui encombrant l'existence hâtive et inquiète de nos sociétés contemporaines. Elle ramène à la sensation de soi, aux frémissements des choses...⁸⁶» En contexte urbain, son accessibilité participe sans doute au maintien de sa popularité, puisque les kilomètres de trottoirs, les allées piétonnières et plusieurs autres dispositifs sont soigneusement mis en place afin de favoriser la marche. En outre, dans les métropoles, marcher peut aussi s'avérer être un complément aux autres moyens de transport comme le taxi, le métro ou l'autobus. La marche s'adapte ainsi à son temps, tout en demeurant, pour celui qui l'exerce, le moment d'une communion avec son environnement, avec sa propre personne, ainsi qu'envers les autres piétons qui croiseront sa route.

Jeunesse urbaine et technologie

En ce qui a trait à la représentation de la marche dans les romans urbains contemporains pour la jeunesse, bien qu'ils n'en soient pas toujours conscients, les personnages marchent pour se ressourcer. Tous leurs sens

⁸⁵ Boudreault, P.-W., et Jeffrey, D., (sous la dir. de), *Identités en errance, Multi-identité, territoire impermanent et être social*, ouvr.cité, p. XII.

⁸⁶ Le Breton, D., *Éloge de la marche*, ouvr. cité, p 20.

s'activent et réagissent aux stimuli ambiants. Une sorte de fusion naît ainsi entre le marcheur, la durée et l'espace. Pour le marcheur, la complexité de l'exercice réside dans l'atteinte, puis le maintien de cet équilibre, duquel il a été précédemment question. Le personnage adolescent, à l'instar de tous les autres marcheurs, emprunte aussi ce moyen de transport pour se détacher de toutes ces contraintes qui lui embrouillent l'esprit. Dans *L'imaginaire urbain et les jeunes: la ville comme espace d'expériences créatrices*, les professeurs Pierre W. Boudreault et Michel Parazelli ont recueilli plusieurs observations de spécialistes venus d'horizons divers sur un même et unique sujet : la place de l'urbain à travers différentes expériences créatrices de jeunes à partir de la matière que leur propose la ville post-industrielle⁸⁷. Dans le premier chapitre consacré aux espaces urbains et aux jeunes, Madeleine Gauthier⁸⁸, sociologue, propose d'entrée de jeu une série de constats et de questionnements concernant les relations entre adolescence, technologie et mobilité :

Si la technologie accélère le processus d'individualisation en raréfiant les contacts sociaux, ne provoque-t-elle pas la saturation du mythe de l'individualisme [...] La mobilité, le mouvement ou le vagabondage, Walter Benjamin (1982), en analysant la modernité à l'apogée du capitalisme à Paris, fixait l'image du « flâneur » chez Baudelaire. Les jeunes ne sont-ils pas des explorateurs de la vie quotidienne qui errent et qui s'égarer dans les dédales, voire le labyrinthe de la ville? [...] Dans cette tension ressentie par les jeunes, il est alors possible d'être en

⁸⁷ Voir à ce sujet : Boudreault, P.-W., et Parazelli, M., *L'imaginaire urbain et les jeunes. la ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*, ouvr. cité.

⁸⁸ Madeleine Gauthier est professeure à l'INRS Urbanisation, culture et société (Québec). Elle est responsable de l'Observatoire Jeunes et Société et du Groupe de recherche sur la migration des jeunes et du Comité de recherche de sociologie de la jeunesse de l'AISLF.

mouvement, à l'image de l'errance, qui est une façon de se perdre pour mieux se retrouver⁸⁹.

En effet, il est permis de penser que les technologies participent au phénomène grandissant de l'individualisation des citadins et que les jeunes n'y échappent pas, bien au contraire. Ces grands consommateurs de matériel électronique dernier cri sont particulièrement enclins à sombrer dans cet isolement typiquement capitaliste. L'Internet, avec ses ressources à l'infini, constitue sans doute l'outil technologique le plus susceptible de plonger les adolescents dans un repli des plus totaux : « L'imaginaire des jeunes d'aujourd'hui, c'est aussi celui du monde médiatique où l'information circule à une vitesse folle [...] L'ordinateur personnel a déjà sa place en tant que pièce essentielle de l'identité du jeune, tout comme le téléphone cellulaire...⁹⁰ » Pour les jeunes de notre époque, malgré le fait que la marche soit liée à une soif de liberté, elle se voit cependant altérée par une multitude d'interférences à connotation technologique. S'aveugler avec des images pixélisées et s'assourdir avec de la musique téléchargée seraient-ils des moyens de se protéger du regard des autres? Promener à l'extérieur une solitude vécue de l'intérieur n'a pourtant rien de nouveau, mais la manière de le faire, elle, se démarque. En fait, si les espaces libres pour les jeunes ont été les grands oubliés de la modernisation urbaine, et ce, au profit d'espaces fonctionnels et

⁸⁹ Boudreault, P.-W., et Parazelli, M., *L'imaginaire urbain et les jeunes, la ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*, ouvr. cité, p. 20.

⁹⁰ Fortin, S., (sous la dir. de), *Adolescence en contexte urbain et cosmopolite, regards anthropologiques et implications cliniques*, Montréal, Éditions du CHU Sainte-Justine, 2006, p. 121.

d'espaces de circulation⁹¹, en réaction à cette absence territoriale, les adolescents se seraient-ils approprié leurs propres lieux dans la ville?

Fuir pour se retrouver

Revenons à cette alliance entre mobilité et quête identitaire. On retrouve dans les romans urbains contemporains la figure d'un personnage qui allie ces deux caractéristiques, soit le déplacement urbain et la recherche de soi. Il s'agit de la représentation de l'adolescent fugueur. En littérature, le fantasme de la fuite touche particulièrement les personnages issus de l'immigration. En effet, à la maison ces derniers sont souvent la cible de leurs aînés ou de leurs parents, – tel est le cas dans l'un de nos romans à l'étude, *Béni ou le paradis privé* – ce qui accroît leur envie de s'enfuir vers une existence meilleure. La fuite cache souvent le désir de fuir les autres et de rompre avec sa propre généalogie, avec ce sentiment de filiation obligée, et ce, afin de se retrouver seul avec soi-même : « Le jeune part sur les routes pour imiter celui qui est parti, s'absente comme l'absent, marche sur les traces et répond, par l'aventure urbaine, à son identité défaillante⁹². » Serait-ce en s'inspirant de l'exil de ses parents, mais en l'adaptant à sa réalité spatiotemporelle, que l'adolescent parviendrait à bâtir sa propre identité? Peut-être qu'en faisant table rase de son passé et qu'en tentant de s'auto-engendrer par ses expériences personnelles, et non celles de ceux l'ayant mis au monde, son manque existentiel en sera ainsi comblé. D'autre part, si la marche joue un rôle clé au sein de la quête identitaire, elle peut aussi facilement se transformer en errance si l'adolescent se laisse

⁹¹ Berlioz, G., et Richard, A., (sous la dir. de), *Les 15-25 ans, acteurs dans la cité*, Paris, Éditions SYROS, 1995, p. 78.

⁹² Le Breton, D., *En souffrance, adolescence et entrée dans la vie*, ouvr. cité, p. 135.

étourdir par les avenues à sens unique ou les ruelles sans issue. Dehors, l'adolescent est laissé à lui-même et à la merci de ceux qui croiseront son chemin. Par conséquent, les figures autoritaires du nid familial disparaissent et l'effacement du père donne libre cours à la culture des pairs⁹³. Enfin, si les parents sont absents du processus de construction identitaire, l'adolescent se tournera vers d'autres jeunes de la rue afin de grandir et prendre de l'autonomie. Un phénomène, celui des gangs de rue, découle de cette absence parentale et de l'errance grandissante des jeunes dans les rues des métropoles. D'origine arabe, haïtienne ou encore vietnamienne, ces adolescents se regroupent en clan et seule la couleur de leur peau déterminera leur appartenance. La rue permet ainsi l'apaisement partiel de la confusion qui les tourmente en permanence. À l'extérieur, entre deux blocs d'appartements ou dans un parc désert, l'identité se construit et c'est sans doute au nom de cette appartenance que les jeunes sont prêts à tout pour demeurer dans leur gang et même à enfreindre les limites jadis mises en place par leurs parents.

⁹³ *Ibid.*, p. 54.

CHAPITRE 4

REGARD SUR LA PARTIE CRÉATION

Au cours des vingt dernières années, la production littéraire française pour la jeunesse a suivi l'évolution de la société en s'intéressant à une problématique émergente propre aux pays occidentaux : l'immigration. Ce phénomène s'observe sous plusieurs angles et celui qui a retenu notre attention a trait au personnage adolescent.

Tel que démontré dans les chapitres précédents, qu'il soit métissé ou issu de parents immigrants, l'adolescent gravite dans la société occidentale chargé d'un bagage hétérogène qu'il est le seul à porter. Thématique exploitée dans la littérature française pour la jeunesse, la figure du personnage adolescent dans un contexte d'immigration semble toutefois avoir été écartée du répertoire québécois. Pourtant, les phénomènes de ghettoïsation et d'acculturation sont aussi présents d'un côté comme de l'autre de l'océan. C'est dans la perspective de pallier cette lacune que nous avons choisi de représenter un personnage adolescent québécois aux origines métissées dans la partie création de notre mémoire.

Dans le chapitre théorique, nous avons tenté de démontrer que l'adolescence constitue un moment décisif dans la vie de tout être humain. Tel que nous nous apprêtons à l'illustrer par l'analyse des personnages de notre corpus littéraire, cette période s'avère effectivement d'autant plus critique pour ces personnages

de jeunes adultes qu'ils sont aux prises avec différents conflits propres à leur identité trouble. Dans tous les cas, l'espace joue un rôle de premier plan lorsqu'il est question du parcours identitaire de l'adolescent, et ce, autant sur le plan spirituel que physique. Ensuite, selon nos lectures, tout au long de l'adolescence, trois facteurs récurrents se sont avérés déterminants dans le chapitre de la connaissance de soi : les voix, les voies et la ville.

Les trois « V » (voix, voies et ville)

En regard de l'identité trouble du personnage adolescent, le premier type de discordance a trait aux problèmes de communication. En effet, les jeunes protagonistes vivent de perpétuels échecs en lien avec la « voix » qu'ils choisissent d'adopter : que ce soit la langue de leurs parents ou celle de leur société d'accueil, les adolescents essuient souvent des revers au niveau communicationnel. Métissé ou issu de parents immigrants, le personnage est étranger d'un côté ou de l'autre du discours : il ne maîtrise pas suffisamment la langue de ses parents pour entretenir un rapport étroit avec ses racines orientales et n'est pas non plus suffisamment habile avec le français pour en saisir toutes les subtilités et se mêler à sa société d'accueil.

Ensuite, la relation d'amour et de haine qu'entretiennent les personnages adolescents des récits avec la ville anime leur conflit identitaire. Dans cette perspective, la problématique de la « voix », dont il fut précédemment question, est étroitement liée à celle des « voies », et ce, grâce au déplacement dans la ville, lequel constitue une seconde manifestation du désordre identitaire qui guette l'adolescent. En effet, ce dernier se plaît à s'étourdir à travers la

cacophonie qui y règne. Est-ce parce qu'il peut, l'espace de quelques coins de rue, oublier qui il est – ou encore qui il n'est pas – que le personnage adolescent aime se perdre dans les entrailles de la ville? Le vélo, la moto, le métro, la voiture, l'autobus, etc., sont autant de moyens de transport qu'il emprunte afin de tenter cette fuite qui n'en est pas une, parce qu'au final il est toujours condamné à élucider la question de son appartenance.

Les cités, où s'entassent les immigrants et leur progéniture à moitié française dans les romans de notre corpus, constituent un territoire riche autant sur le plan de l'aménagement que de la symbolique. En effet, au chapitre de l'aménagement, les cités sont érigées à l'écart des centres urbains. À l'intérieur de leurs murs se côtoient autant d'histoires, de passés que de nationalités. En isolant et en condamnant les immigrants à occuper un périmètre restreint, les Français auraient-ils tenté d'oublier une réalité sociale face à laquelle ils n'ont tout simplement pas de solution? Dans cette optique, les cités françaises sont à l'image de la tempête identitaire qui tiraille le personnage adolescent. C'est-à-dire que plus une réalité est dissimulée, plus elle bouillonne de l'intérieur et ce n'est qu'une question de temps avant que ne se révoltent ceux que l'on a tenté d'oublier.

L'un des personnages de Leïla Sebbar constitue un exemple illustrant notre propos : « Depuis Lyon, ces cités pour des extraterrestres, ces cités qui vous rendaient fous ou malheureux, ces cités maudites, comme les appelait sa

mère, avaient changé Amar. (...) il devenait brutal, sauvage, violent⁹⁴... » Dans cet extrait, l'environnement spatial joue un grand rôle en ce qui a trait à l'identité du personnage. En effet, ce dernier finit par adopter les mêmes caractéristiques que les cités : Amar s'isole des siens pour mieux laisser échapper sa colère. Comme il en a été question dans le premier chapitre de notre mémoire⁹⁵, l'adolescent qui se cherche peut choisir la révolte et ainsi se laisser étourdir par un tourbillon de violence qui règne dans les cités françaises. Malgré l'absence de cités dans la partie fictive de notre mémoire, nous avons établi des frontières marquantes entre les différents quartiers que traverse notre héroïne afin de souligner les caractéristiques de chaque espace urbain. Si les cités sont propres à la société française, le désir de se regrouper en fonction de ses origines est aussi observé de ce côté de l'océan et c'est précisément lorsque s'emboîtent chacune de ces diversités culturelles les unes dans les autres que la ville prend vie.

Construire sa vie, construire sa ville

L'observation des problématiques précédemment évoquées, qui a trait aux homonymes « voix » et « voies », traversent les trois romans sélectionnés, soit *Béni ou le paradis privé* et *Dis oualla!* d'Azouz Begag, ainsi qu'*Ismaël dans la jungle des villes* de Leïla Sebbar. Les parcours de leurs héros nous ont permis de construire les fondements de notre partie création. C'est par conséquent au cœur de la métropole que notre héroïne, Julie Nguyen, tentera d'assembler le puzzle de sa vie. Un casse-tête difficile à construire, puisque plusieurs

⁹⁴Sebbar, L., *Ismaël dans la jungle des villes*, Montréal, coll. « Jeunes du monde », Éditions du Trécarré, 1997, p. 25.

⁹⁵ Voir p. 17 du présent mémoire.

morceaux sont manquants. Le récit de Julie comportera ainsi des contradictions qui compliqueront sa quête identitaire. À commencer par son prénom et son nom de famille, qui n'ont par ailleurs rien d'aléatoire : tous deux sont très communs au sein de leur culture respective. Le but d'un tel choix étant de consolider la détresse du personnage aux prises avec un trouble identitaire jusque dans les fondements de son identité : Julie Nguyen étant ainsi tout le monde et personne à la fois

Les premiers chapitres de la partie création amènent le lecteur à se familiariser avec le quotidien de la jeune héroïne. On y découvre entre autres que Julie vit à Montréal dans un appartement de la rue Fabre avec sa mère monoparentale. Cette rue n'est pas le fruit du hasard, puisqu'elle est située au cœur du quartier Rosemont, un secteur qui, avant les changements sociodémographiques des dernières années, a longtemps été associé aux francophones et à la classe moyenne. Bref, il s'agit d'un lieu où Julie et sa mère se fondent dans le décor et passent inaperçues. Ensuite, les endroits accessibles depuis ce quartier, le Plateau Mont-Royal, le Mile-End, la rue Saint-Laurent, le quartier latin, le quartier chinois, Hochelaga-Maisonneuve et enfin Ville Mont-Royal sont autant d'espaces auxquels on rattache une culture, un mode de vie ou encore une langue. Au fil du parcours de notre personnage principal, ils éveilleront successivement chez elle une parcelle de son identité et au final, c'est grâce à ces lieux qu'il parviendra à assembler son propre puzzle.

Des langues sans écho

À la fois guidés par leur recherche identitaire et leur désir de trouver leur place dans la société, les personnages principaux des romans à l'étude partagent une double quête dont nous nous sommes inspirée afin de construire notre partie création. La problématique des « voix » et « voies » joue, de fait, un rôle majeur dans l'élaboration des récits et propose un monde de possibilités. Pour Béni, Momo et Ismaël, deux voix se font écho dans leurs oreilles : leur langue maternelle, l'arabe, ainsi que le français, la langue des Autres. Si Béni, le héros du roman éponyme, se sent étranger face à la première langue, ne la maîtrisant pas suffisamment pour en comprendre toutes les subtilités, il en va de même pour la seconde : « - Mais qu'est-ce que tu racontes? Qu'est-ce que tu veux? Je comprends rien du tout à ce que tu dis [...] Moi je ne savais pas comment dire le mot "guirlande" en arabe⁹⁶... ». Dans ce passage, l'adolescent tente de faire comprendre à sa mère qu'il souhaite décorer la maison pour le temps des Fêtes. Toutefois, la connaissance limitée du français de la femme, mêlée à l'incapacité du fils de traduire son désir, conduisent les personnages à un échec communicationnel. Plus tard dans le récit, le même type de malaise se reproduit, cette fois entre Béni et un camarade de classe : « - Ça y est, tu es ready? -Pourquoi je me serais raidi? – Non, j'ai pas dit ça. J'ai dit *ready* en anglais. Ça veut dire "prêt"⁹⁷ ». Dans ce cas, le jeune homme ne parvient pas à interpréter les paroles de son ami, puisque ce dernier emploie un terme de langue anglaise. Pour le héros de Begag, le rejet est ainsi vécu d'une part et de l'autre de son quotidien : au sein de la maison familiale et auprès de ses

⁹⁶ Begag, A., *Béni ou le paradis privé*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 20.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 69.

camarades de classe. De ce fait, l'intégration semble vouée à l'échec. Dans *Dis oualla!*, un autre ouvrage signé Begag, les jeunes protagonistes éprouvent aussi des problèmes de communication : « - Il est vraiment balourd, j'ai dit. Il est gauche. – Il est quoi? – Il est gauche... Pas bien dans ses baskets, pas bien dans sa tête!⁹⁸ ». Même s'ils gravitent dans un même quartier, soit les cités françaises, Momo et ses amis sont d'origines diverses et possèdent ainsi un bagage linguistique différent, les conduisant une fois de plus vers une impasse langagière.

Du côté de Sebbar, on observe encore le même phénomène : l'adolescent est étranger au cœur des deux langues qui nourrissent son quotidien : « Dans les cités des villes, à Lyon puis à Paris, on se moquait d'eux, on imitait leur accent de Narbonne. Le père et la mère riaient de les entendre parler l'arabe avec cet accent-là⁹⁹. » À l'instar de Béni, le protagoniste de Begag, le jeune Ismaël connaît un double rejet sur le plan linguistique. D'une part, ses camarades français de la ville lui reprochent son « français de la campagne », et de l'autre, ses propres parents le ridiculisent lorsqu'il emprunte des mots de sa langue maternelle. Ce malaise autour de la langue affecte ainsi le sentiment d'appartenance et complique la quête identitaire des personnages adolescents qui, au final, ne savent plus laquelle adopter. Un second passage tiré de l'œuvre de Leïla Sebbar, *Ismaël dans la jungle des villes*, résume bien la problématique langagière chez les enfants de la seconde génération : « Les enfants ne connaissent plus sa voix [celle du père], c'est ce que sa femme lui

⁹⁸ Begag, A., *Dis oualla!*, Éditions Mille et une nuits, Paris, 1997, p. 31.

⁹⁹ Sebbar, L., *Ismaël*, ouvr. cité, p. 15.

dit, mais lui ne l'écoute pas¹⁰⁰. » Quelques pages plus tôt dans le même roman, les personnages adolescents eux-mêmes admettent la perte de la langue maternelle : « - J'oublie tout... même la langue de ma mère, dit souvent Boizid¹⁰¹ ». La question de la mémoire dans les œuvres à l'étude est liée au bagage oriental des personnages immigrants et de leurs enfants, et, par extension, à leur langue maternelle. Les jeunes protagonistes savent qu'ils doivent préserver celle-ci pour se souvenir d'où ils viennent et qui ils sont. Cependant, leur désir de s'intégrer à la société française est parfois plus fort que tout, causant ainsi la perte de la langue ancestrale.

Les échecs sur le plan discursif sont aussi présents dans notre partie création et à l'instar de ceux que connaissent Béni, Momo et Ismaël, ils servent à illustrer le malaise identitaire qui habite Julie, notre héroïne. Les voix qui résonnent en elle sont celles de sa mère, de sa meilleure amie et de son père retrouvé. La mère et la fille parlent la même langue, le français, mais pas le même langage et c'est pourquoi la connexion échoue entre les deux femmes, qui dialoguent, mais ne se comprennent pas. Quant à Christine, la meilleure amie de Julie, elle possède plusieurs voix (celle de la danseuse, de la petite fille malmenée, de la séductrice, etc.) et elle emploie tout au long du récit celle qui est la plus susceptible de convaincre son interlocuteur. Christine semble toutefois se laisser étourdir par ces diverses voix et, parfois même, en perdre de vue sa véritable identité. Le père et le frère de notre héroïne ne parlent pas la même langue que cette dernière. La leur, l'anglais, représente une barrière de plus entre Julie et les deux hommes. Une barrière de trop qui la sépare de

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 37.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 35.

son frère jumeau qu'elle n'a jamais connu et qui s'additionne à toutes les différences qui subsistent déjà entre la fille et le père. Enfin, il y a aussi les voix des autres – celle de l'épicier et de sa mère, de la grand-mère de Julie, du serveur, du portier, etc. – qui se heurtent à celle de notre héroïne et confirment ainsi sa solitude.

Une quête en cul-de-sac?

À l'instar des voies que sillonnent l'héroïne de notre récit, celles que parcourent les personnages adolescents dans les romans à l'étude sont celles de la métropole. À bord de l'auto d'un ami qui roule à toute vitesse à travers les rues parisiennes, Béni laisse derrière l'enfant en lui : « J'ai pensé à mon passé déjà si lointain [...] à la guerre d'Algérie, et à plein d'autres choses aussi. Elles se mélangeaient toutes dans ma tête comme si c'était plusieurs personnes qui parlaient, m'avertissaient, me conseillaient. Tant pis, j'avais décidé d'aller vers France¹⁰² ». France désigne le prénom de la jeune fille qui fait battre le cœur de Béni et à la fois le pays qu'il choisit d'adopter en cette nuit décisive. En quelques coins de rue, notre héros a fait un choix : celui de vivre selon ses propres convictions et non plus celles de ses parents.

Béni n'est pas le seul à laisser une part de lui-même s'envoler. Vincent, un jeune Arabe révolté dans *Dis oualla!*, crache sa haine sur une vieille femme sans défense alors que ses insultes sont plutôt destinées à ses parents : « Il a crié si fort que tous les bruits de la ville se sont bloqués. (...) Il avait honte,

¹⁰² Begag, A., *Béni*, ouvr. cité, p. 161.

mais son orgueil était plus grand. (...) Il a pris dix ans en dix minutes¹⁰³ ». À la suite de cet incident, Vincent enfourche son vélo et va se perdre dans les rues de la cité. Encore une fois, des conflits au sein de la cellule familiale sont la source d'une démonstration de violence, puis d'une fuite. Béni aussi a senti le besoin d'errer dans la ville afin de sceller l'identité qu'il avait choisi d'embrasser.

La fuite et la déambulation en sol urbain apparaissent sous une forme encore plus troublante dans le roman de Sebbar : « Certaines semaines, il ne voit pas la lumière du jour. Le métro, les caves, les cafés, et les toilettes des cafés, les escaliers mécaniques souterrains du Forum, la crypte des églises (...) toujours en sous-sol. (...) Ils vivent sous la terre¹⁰⁴ ». Ismaël n'a jamais réussi à oublier la campagne où il grandit et l'Algérie de ses parents. Cette France asphaltée et surpeuplée n'est pas la sienne et c'est pourquoi il préfère parcourir ses entrailles plutôt que sa surface.

En empruntant des avenues différentes, mais toujours en tentant d'apaiser le mal qui les ronge de l'intérieur, les jeunes protagonistes se cherchent. En ce sens, les déplacements en sol urbain jouent un rôle déterminant dans leur quête identitaire et c'est pourquoi, Julie, notre héroïne, laissera aussi une partie d'elle-même derrière elle à la suite de son périple dans la métropole. Elle fermera un chapitre de sa vie pour en ouvrir un nouveau : celui portant sur sa vie de femme. Enfin, la ville fait figure de rite de passage, puisqu'après avoir frôlé son sol, l'adolescent s'engage dans le monde des adultes. Dans tous les

¹⁰³ Begag, A., *Dis oualla!*, ouvr. cité, p. 27.

¹⁰⁴ Sebbar, L., *Ismaël*, ouvr. cité, p. 34.

cas, autant les trois romans à l'étude que le nôtre, la ville apparaît comme un lieu de confrontation ultime entre le moi propre de l'adolescent et les valeurs des parents. Le combat est inévitable, reste à voir qui l'emportera...

PARTIE CRÉATION

CHAPITRE 1

La pièce était nue. Seul vestige de son passé, un matelas élimé encombrait le sol. Une infirmière exténuée l'avait dépouillé de son piqué. Témoins de la scène, les murs s'étaient tus sous une épaisse couche de peinture blanchâtre : les couleurs vibrantes d'autrefois avait été condamnées au silence. La chambre n'avait plus de passé, seul un futur incertain. Elle flottait dans l'espace-temps.

Une voix féminine fracassa ma bulle.

- Voici ses effets personnels. Enfin, ce qu'il en reste. Ta grand-mère a donné la plupart de ses biens à des œuvres de charité.

L'infirmière saisit mes mains et y déposa une petite boîte de carton. Je l'entendis bredouiller une formule de politesse, puis elle disparut dans l'étroit couloir de la résidence.

Avant de quitter les lieux, je scrutai la pièce délaissée. Je cherchais une trace du passage de mamie. Rien. Mon odorat se mit de la partie. Humer son parfum épicé aurait rassasié cette douloureuse absence. Aucun effluve de l'être aimé. Seule l'envahissante odeur de peinture fraîche manifesta sa présence. Elle commença à me monter à la tête. J'allais tenter de lui échapper lorsqu'une

petite carte blanche attira mon attention. L'objet était prisonnier sous le matelas. Je l'en libérai et constatai qu'une date y figurait : juin 1990.

En la retournant, je découvris qu'il s'agissait d'une photographie en noir et blanc. On y voyait un jeune homme. En arrière plan : un champ dévasté. Les figures de mon enfance se mirent à défiler dans ma tête. Un mécanisme infernal avait été enclenché. Des visages appartenant à mon passé et d'anciens lieux visités remontèrent des abysses. Ni l'homme ni le décor monochrome ne parvinrent pourtant à ressusciter le souvenir emprisonné. Un monde inconnu me séparait de celui de la photographie, mais j'étais prête. Prête à tout abandonner soudain pour rejoindre ce jeune garçon au milieu de nulle part. Ma fuite ne causerait que très peu de dommages collatéraux : une mère rongée par les remords et une meilleure amie en crise.

À chacune de mes respirations, le sol chavirait sous mes souliers ballerines. J'avais ignoré les signes précurseurs de mon malaise imminent, et, à présent, les vapeurs de peinture fraîche n'en finissaient plus de m'étourdir. J'eus tout juste le temps de m'arracher à mon fantasme et de planquer la photographie dans mon sac, que mon corps se mit à me réclamer une bouffée d'air frais. Les dizaines de marches qui me séparaient du vrai monde me parurent interminables.

Le retour à la réalité fut brutal. J'offris une cure de nettoyage complète à mes viscères, pendant qu'elle déversait sur moi son éternelle incompréhension. Elle avait arboré le même regard le jour où j'avais manifesté le désir de connaître

ma grand-mère paternelle. Entre deux spasmes et les lèvres encore tremblantes, je lui jetai un coup d'œil. Des larmes embrouillaient ma vue, mais je parvins à distinguer l'expression de son dégoût. Une mère était là, immobile au volant de sa voiture, à contempler sa fille malade de douleur. Une fille qui venait de perdre le seul lien qui la rattachait à son père inconnu. Cette mère, c'était la mienne.

CHAPITRE 2

Le chemin du retour se fit sans le moindre bruit. Pas de raclement de gorge, de respiration saccadée, ni même de reniflement. Tous les symptômes post-gerbage s'étaient évaporés et métamorphosés en une sorte de paralysie généralisée. Ma mère, elle, semblait se complaire dans cet inquiétant mutisme. Je savais très bien qu'elle désapprouvait les visites que je rendais à ma grand-mère. Nous avons donc implicitement convenu de ne pas aborder le sujet. La scène muette, mettant en vedette une conductrice anormalement rectiligne et une passagère affaissée sous le poids de l'univers, n'avait donc rien d'anormal. Elle était à l'image de leurs dernières années de vie commune : impénétrable.

Cinq mois plus tôt, la sonnerie du téléphone avait retenti dans notre minuscule quatre pièces rue Fabre. À l'époque, je séchais les cours et traînais mon corps carencé entre ma chambre et la salle de bain. Besoins vitaux obligent. Ma mère se chargeait de me garder physiquement en vie. Elle me cuisinait des plats que je regardais avec dédain un jour et que j'engloutissais le lendemain. Aucun examen catastrophique, peine d'amour ou de deuil n'était à l'origine de mon état névralgique. Rien. Seule une amère constatation : celle de mon présent insignifiant et de mon destin tout aussi ordinaire. Une vie sans couleur ni saveur s'agrippait à moi et je n'avais aucun moyen de la fuir. La résignation constituait mon seul et unique refuge. Terrée dans la salle de bain, j'entendis, cette journée-là, ma mère s'énerver dans la cuisine. La vie des autres,

particulièrement la sienne, ne m'intéressait guère, mais cette fois, le ton de sa voix me laissa présumer qu'il ne s'agissait pas que d'un simple vendeur d'assurances.

- Je vous ai dit la dernière fois de ne pas me rappeler. Je ne l'ai pas vue depuis vingt ans et ce n'est pas parce qu'elle est malade que ça va changer!

Elle raccrocha en maudissant son interlocuteur. Ma mère ne perdait jamais patience et invoquait encore moins les saintetés de l'Église. Elle possédait un calme froid et un degré de tolérance surhumain, la rendant imperméable à toutes les fluctuations quotidiennes. La jouissance que me procura ce spectacle était sans égal. Je vouais à présent une admiration démesurée à la voix inconnue qui avait réussi à transpercer l'enveloppe hermétique dans laquelle gisait ma très chère mère. L'incision avait eu lieu et je m'apprêtais à faire saigner la plaie.

- C'était qui? lui lançai-je en sortant de la salle de bain.

Elle se ressaisit et se retourna vers moi avec une fausse candeur.

- Personne... un vendeur.

Je ne m'attendais pas à une confession, mais j'espérais naïvement que sa transformation en être humain se poursuivrait du moins pendant quelques secondes. J'avais tort. Ma mère avait stoppé l'hémorragie, cousu la plaie et habilement regagné le confort de sa housse protectrice. Quel talent! Épiée par son regard calculateur, je franchis les quelques pas qui me séparaient du réfrigérateur. Je l'ouvris et fis cohabiter le gâteau triple chocolat, l'omelette de la veille et le poulet rôti sur mon plateau à emporter. Prête pour le carnage, je plantai mes pupilles dans les siennes.

- MEN-TEU-SE, lui crachai-je au visage, avant de me réfugier dans ma tanière.

Inutile de me retourner pour admirer le contrecoup de l'attaque: le missile n'avait certainement pas atteint le cœur. J'espérai toutefois que cette seconde entaille l'avait affaibli.

Dans mon fantasme, il lui aurait fallu quelques précieuses minutes afin d'apaiser l'incendie qui grondait en elle. Elle aurait ensuite versé une larme devant l'accomplissement de sa crainte ultime : l'échec maternel. Mais nul doute que dans la vraie vie, ma mère était parvenue à gérer la crise. De ma chambre, impossible d'apercevoir le moindre signe de détresse. Je préférai fantasmer. En dévorant mon butin, j'élaborai un plan afin de découvrir l'identité du mystérieux interlocuteur. Incapable de contenir l'inhabituel trafic digestif dont il se proclamait bruyamment l'innocente victime, mon estomac exprima sa révolte. Il y avait trois jours que je n'avais rien avalé.

Le lendemain, je réussis sans difficulté à retracer l'appel et son émetteur grâce à une fouille en règle de la mémoire de notre afficheur. Il s'agissait d'un médecin. L'homme en question traitait ma grand-mère pour un cancer. Il me raconta que la veille, il avait pris sa patiente en pitié. Elle ne parlait aucun mot de français et n'avait jamais prononcé la moindre parole depuis son admission. Deux semaines plus tôt, elle lui avait tendu un morceau de papier sur lequel figuraient un nom et un numéro de téléphone, ceux de sa belle-fille : Lucie Allard, 514-555-8710. Personne n'avait jamais rendu visite à la vieille femme et ses derniers tests n'indiquaient rien de réjouissant. Une fois le récit du médecin terminé, je me précipitai à l'hôpital, le cœur serré. Recroquevillée dans son lit, elle incarnait la vulnérabilité. L'ouverture arrière de sa jaquette bleue dévoilait chacune des vertèbres qui sillonnaient son dos rachitique. J'avais passé les dernières semaines à maudire la terre entière et à jouer les anorexiques déprimées, et là, je me retrouvais face à la vraie souffrance. Je me sentis lâche. Terriblement lâche. J'avais honte. Je voulus fuir. Disparaître sous le carrelage trop ciré. Puis elle me sourit. Mon malaise s'évapora. Les présentations furent inutiles.

Tous les samedis qui suivirent, nous tentâmes de rattraper le temps perdu. Au début, nous nous observâmes : elle, du haut de son lit défraîchi, moi, blottie au creux d'un fauteuil ramolli par le passage des visiteurs précédents. Entre chacune de nos rencontres, elle se métamorphosait. Son visage s'illuminait, tandis que son corps s'épanouissait. Bientôt, nous nous promenâmes dans le parc Lafontaine et la semaine suivante, nous palpâmes les fruits exotiques qui bordaient la rue Saint-Laurent. Ma grand-mère était en rémission, mentaient les

médecins. Aussitôt dite sur la voie de la guérison, aussitôt transférée. On l'entassa dans l'une de ces résidences où les vieux ne sont pas assez malades pour l'hôpital, mais pas assez en forme pour les remettre en liberté.

Ce vendredi soir de juillet, elle s'était endormie pour ne plus jamais se réveiller.

Mon corps s'était laissé bercer par le ronronnement du moteur, tandis que mes pensées valsaient entre ces doux souvenirs de mamie. L'évasion n'avait duré que le temps de quelques coins de rue. Immobilisée, la voiture venait d'atteindre sa destination. Devant notre maison, la conductrice étouffa brutalement le vrombissement. Ses inspirations irrégulières et étouffées trahirent la préméditation de ses intentions. Elle se lança :

- Je ne sais pas ce que ta grand-mère a bien pu te raconter, mais elle était vieille et malade. Alors, j'ose espérer que tu ne te laisseras pas berner par ses histoires délirantes. Ton père et moi avons justement décidé de ne plus la fréquenter à cause de ses manigances.

Ma mère n'est pas une meurtrière, plutôt une tortionnaire. Cette fois, elle m'avait atteinte. J'étais à découvert. Aucun bouclier pour me protéger ou d'arme pour répliquer. Il n'y avait que moi et ma petite boîte de carton. Elle avait lancé sa dernière bombe. Une toute petite grenade. Juste ce qu'il faut pour amputer, pas tuer. Je m'apprêtais à hisser le drapeau blanc et à rappeler

mes troupes, mais un bruit sourd m'empêcha de capituler. C'était Christine. Elle cognait sur la fenêtre de la voiture. Sous la poudre opaque qui alourdissait ses paupières, je perçus quelque chose que j'aurais tant voulu distinguer dans le regard de ma mère : de la compassion. Mon amie m'escorta jusqu'à ma chambre. Je m'étendis sur mon lit et elle s'allongea à mes côtés. Quelques secondes plus tard, Morphée dérobait nos âmes fatiguées.

CHAPITRE 3

Je me réveillai. Mon cadran affichait 20h13. Notre assoupissement s'était prolongé bien au-delà de ce pénible avant-midi. Christine n'avait pas remué la moindre articulation depuis que ses paupières avaient jeté de la noirceur sur ses magnifiques yeux verts. Asséchée par un fixatif bon marché, sa crinière emmêlée luisait sous les derniers rayons de soleil. Son épais maquillage ne parvenait plus à camoufler la fatigue qui s'accumulait sous ses yeux. Elle portait des jeans trop ajusté et une camisole argentée. Elle ressemblait à tous ces mannequins affamés qui déambulent sur les passerelles des grands couturiers. « C'est dommage, une si belle fille avec si peu d'ambition », lui avait déjà reproché notre directrice au secondaire. À l'époque, sa remarque m'avait paru cruelle. Mais aujourd'hui, je réalisais que madame Gauthier avait parfaitement cerné la nature mon amie. Je me demandais souvent pourquoi je persistais à fréquenter une fille si frivole. Je crois que Christine m'arrachait à la platitude de mon quotidien. Elle m'ouvrait une fenêtre sur un monde glamour et inaccessible. En échange, je suppose que je lui procurais un sentiment de stabilité qu'aucune robe *Guess* ou sac à main *Chanel* ne parvenait à combler. J'abandonnai mon amie et ses designers favoris pour retomber dans un profond sommeil.

Le reste de la nuit se déroula par fragments sonores : une porte entrebâillée, un grincement de pneus, une chatte sans son chat, et, enfin, les oiseaux. Perchés dans le lilas de la cour, les petits volatiles gazouillaient à gorge déployée. Leur chant céda sa place à une activité olfactive tout aussi segmentée. Café torréfié et rôties. Tour à tour, leur parfum tenta de

monopoliser mon odorat. L'odeur de blé calciné finit par l'emporter sur celle des grains fraîchement moulus. Christine était assise sur la terrasse. Méconnaissable, elle avait enveloppé son corps dans une minuscule serviette de bain. Des gouttes d'eau s'échappaient de ses cheveux encore humides. Sa purification matinale l'avait sans doute rafraîchie, mais il y a de ces traces que même tous les savons du monde ne sauraient faire disparaître. Le dos arqué et la nuque relâchée, elle offrait son visage au soleil tout puissant. Ma présence la déroba à cette scène digne d'un mauvais film pour adultes.

- Ta mère est partie..., s'empressa-t-elle de m'annoncer, embarrassée, avant de jeter un regard de dédain aux deux tranches noircies qui refroidissaient dans son assiette. Allons déjeuner au resto. Je t'invite!

Elle bondit aussitôt de sa chaise. Il était clair qu'elle redoutait un refus, ou pire encore, une réplique.

L'endroit était surpeuplé. Le genre de restaurant où les clients affluent, davantage pour se pavaner que pour déguster des œufs tournés. Même les dimanches midis n'échappent pas à la vanité urbaine. Christine s'empressa de commander un double espresso deux sucres avant d'ériger une forteresse nouveau genre avec son menu planqué au visage.

- Je veux savoir qui était mon père, lui catapultai-je, dans l'espoir d'abattre sa muraille de papier.

Le choc ébranla les fortifications.

- Heu... C'est pas un peu précipité? Et comment comptes-tu t'y prendre au juste? me répliquèrent une paire de yeux et un menu encombrant.

Je saisis l'obstacle et le déposai devant elle.

- J'ai ma petite idée à ce sujet..., lui annonçai-je, interrompue par le serveur.
- Good morning ladiessssss! What do you want to eat to start this looooovely day! clama le blondinet maigrelet qui avait visiblement avalé cinq ou six cafés de trop.
- Un café, s'il en reste, des œufs brouillés, du jambon, du bacon et des saucisses, exigeai-je.

Christine, elle, sortit son plus beau sourire avant de commander son assiette fruitée dans un anglais presque impeccable.

Christine saisissait toujours la moindre occasion d'étaler avec soin ces mots qui appartenaient à nos voisins du sud. Chaque fois qu'elle capitulait en

empruntant la langue ennemie, je me contentais de lâcher un soupir de désapprobation avant de l'exaspérer avec mes convictions pseudo-patriotiques. Mais ce matin, mes petits soldats restèrent au repos. J'avais une autre bataille beaucoup plus importante à livrer. Ignorant la présence exubérante de notre serveur, je me lançai dans l'élaboration détaillée de mon projet. Pendant ce temps, mon interlocutrice se tortillait une mèche de cheveu, hochait la tête, dépeçait langoureusement un quartier d'orange et envoûtait les hommes de la table voisine.

Christine était ailleurs. Ailleurs où moi je n'existais pas. Elle avait oublié jusqu'où notre amitié nous avait déjà menées. Oublié ses appels au beau milieu de la nuit, sa détresse, les crises de sa mère et les coups, surtout les coups. Mon amie n'a pas eu une enfance facile. Elle a grandi au sein d'une famille complètement dysfonctionnelle. Sa mère ne s'est jamais remise du décès prématuré de son dernier enfant. Pendant des mois, elle a erré dans la chambre du bébé mort et n'en sortait que pour cracher sa haine sur sa fille. Son père, lui, est devenu un fugitif. Il boit. L'homme qui lui a appris à lire et à nager n'existe plus. Il est toujours dans la salle de bain, agenouillé, à tenter de réanimer le petit corps bleuté de son fils. Depuis le sombre événement, celui qui est ressorti de la pièce exigüe terrorise mon amie. « Ju, viens me chercher. Il m'appelle. L'entends-tu? J'ai peur qu'il me trouve. Il a vidé toute la bouteille de vodka. Viens vite », m'a-t-elle souvent suppliée. Toujours, j'accourais. Je me glissais par la fenêtre du sous-sol et je la retrouvais sous la descente de l'escalier. Toujours, elle maudissait cette journée qui lui avait dérobé son père et son frère à la fois.

En ce dimanche matin, sur cette terrasse qui puait les sept péchés, j'aurais aimé qu'elle se remémore. Mais la Luxure l'aveuglait, tandis que la Colère s'empara de mes cordes vocales. Cracher mon venin au visage de mon amie. Me lever, bousculer le serveur encombrant et marcher, marcher, marcher, m'éloigner d'eux.

CHAPITRE 4

L'Avenue du Parc se déroula sous mes pas. À chaque intersection, une orgie sensorielle. Rue Bernard, les femmes à perruque bousculaient les piétons avec leur poussette surdimensionnée et leur traînée de mômes insouciantes. Quelques pas plus loin, les paniers de fruits et leur rafraîchissant parfum me firent oublier cette agitation. Coin Saint-Viateur, les arômes des bagels grillés prirent la relève en tentant de corrompre les papilles les plus réticentes. Les miennes ne l'étaient absolument pas : la minute suivante, je bifurquai vers l'est et soulageai mon porte-monnaie de quelques sous afin de me procurer deux bagels encore chauds. Dès la première bouchée, ma langue entama des contorsions dans le but de déloger toute la garniture qui s'incrustait entre mes dents. L'absorption de la pâte hypercalorique parvint à apaiser le volcan qui bouillonnait en moi. L'éruption fut de courte durée. La lave s'était à présent cristallisée. Assise sur le rebord du trottoir et dévorant mes petites bouées farinées, je songeai à ma quête, tout en attirant les regards méprisants des hommes-carnaval. Je n'avais que cinq ou six ans lorsque ma mère me fit découvrir ce quartier pour la première fois. Je lui avais demandé pourquoi l'homme au gros chapeau noir et aux longues couettes frisées portait un déguisement d'halloween en plein été. Offusqué par ma curiosité de petite fille, l'homme avait posé sur moi le même regard qu'il me destinait à cet instant, treize ans plus tard. Mais aujourd'hui, la petite fille avait grandi, du moins physiquement. J'ouvris la bouche en direction du personnage et lui dévoilai le fruit d'un travail acharné : un petit pain démembré baignant dans un tourbillon de salive. L'homme fronça les sourcils, serra les lèvres et s'éloigna du carnage pour me laisser seule avec mon ambitieux projet. J'irais d'abord à la bibliothèque afin d'y dépouiller les archives. Il devrait, pensai-je, s'y trouver un

indice sur l'accident de voiture ayant causé la mort de mon père. Mon répertoire de films policiers regorgeait de scénarios où le héros élucidait son enquête en feuilletant des coupures de journaux dans une vieille bibliothèque. Ma recherche n'avait rien d'hollywoodien, mais l'idée d'y ajouter un peu de piquant m'enchantait! Quant à la photographie trouvée la veille, j'étais convaincue qu'elle jouerait un rôle déterminant dans ma quête. Après tout, cet homme était peut-être un cousin, un oncle ou un parent éloigné qui pourrait me renseigner sur l'histoire de ma famille paternelle. Les cavités dentaires obstruées et la mâchoire engourdie par un surmenage exponentiel, j'entamai mon périple vers la Grande Bibliothèque.

En parcourant la route qui me séparait de ma destination, je songeai au peu d'informations que j'avais sur mon père. En fait, ma mère refusait catégoriquement de m'en apprendre davantage à son sujet. « Il faut aller de l'avant et laisser le passé là où il est », réitérait-elle. Une seule fois, elle céda et mit ainsi fin à la grève de la parole que j'avais entamée vingt et un jours plus tôt. J'avais dix ans lorsqu'elle me raconta les détails de leur première rencontre. C'était à la bibliothèque de l'université. Elle cherchait des ouvrages sur l'anthropologie, lui, sur le Droit. Grâce à son sens de l'orientation inégalé, ma mère s'était retrouvée nez à nez avec *La Rhétorique* d'Aristote et face à face avec un jeune étudiant au teint basané et aux yeux bridés. Elle lui avait souri. Ensorcelé, il l'avait escortée deux étages plus bas, là où s'entassaient des livres sur la culture africaine. La magie avait opéré. Je naquis, onze mois plus tard et quatre mois trop tard pour connaître l'auteur de mes jours. Entre ses études et ses petits boulots, mon père disparut, un soir de février, sous les

roues d'un camionneur surmené. Ma grand-mère n'avait jamais vraiment aimé ma mère et l'accident ne fit qu'envenimer leur relation. Scandalisée par une conception hors mariage d'abord et la mort brutale de son unique fils ensuite, la vieille femme accusa celle au regard boursoufflé et au ventre gonflé. Elles ne se revirent jamais. Ma mère hurla de douleur un matin ensoleillé de juin. Elle ne reçut ni fleur ni visite lors de son séjour à l'hôpital. Elle en ressortit terrifiée, une petite boule de chair entre les bras. Ne pouvant jongler à la fois avec son nouveau rôle de mère et son éternel statut d'étudiante, elle choisit d'abandonner ses études en anthropologie. Pendant quatorze ans, elle admira sa fille qui grandissait à plein temps. Un jour, la contemplation prit fin. Le joyeux bébé n'était plus. Une adolescente révoltée l'avait remplacé.

Depuis que j'avais quitté le quartier des hommes endimanchés, j'avais croisé quelques touristes, des couples passionnés et encore plus d'âmes égarées. Une fois arrivée à l'intersection de la « *Main* », un curieux rassemblement de personnages se dessina à l'horizon. En cet après-midi brûlant de juillet, deux hommes en uniforme montaient la garde devant une portion de l'artère barricadée. Un peu plus loin, des acheteuses compulsives multipliaient les rechutes en succombant aux soldes éléphantiques. La chasse était ouverte. Les prédatrices cernaient leur proie, franchissaient la brousse composée d'enfants et d'hommes exaspérés et s'emparaient de leur prise qui gisait sur la table d'un marchand. Certaines n'attaquaient qu'une seule fois et repartaient fièrement avec leur trophée en main, tandis que d'autres restaient insatiables. Le soleil à son zénith illuminait l'asphalte et le front suintant de deux femmes-animal. Mais elles s'en moquaient. Elles voyaient rouge. Rouge comme sur

l'enseigne « VENTE », rouge comme sur la bannière « 50% » et rouge comme les chaussures à talons qui étaient dans leur mire et trônaient au sommet de la pyramide de carton. Elles traquèrent l'objet convoité avant de poser leur regard sur l'affiche y étant rattachée : quatre chiffres les séparaient d'un assouvissement temporaire. D'un geste parfaitement synchronisé, elles plantèrent toutes deux leurs griffes dans leur victime. La plus audacieuse des deux parla et la plus cruelle lui répondit.

- Désolée, mais je crois les avoir vus avant vous.
- Prouve-le, ma grande. Moi je ne repars pas d'ici sans ces souliers dans mes pieds!
- Wouaou! Take it easy, girls! J'en ai d'autres dans mon back store. Gimme a minute and I'll go get them for you! annonça le vendeur qui redoutait l'attaque.

Chaussées de leurs magnifiques escarpins de feu, les hyènes repartirent toutes deux dans des directions opposées. L'incident m'avait procuré une grande satisfaction. Était-ce la futilité de ces deux femmes ou le plaisir malsain de contempler ces tigresses s'affronter au cœur de la jungle urbaine qui m'inspirait cette soudaine réjouissance? Sans doute un mélange des deux à la fois. Une vision d'horreur m'arracha à mon fantasme bestial. Une femme-enfant se tenait devant moi. Son corps avait faim, tandis que son visage avait soif. Son short jeans et sa camisole blanche ne camouflaient aucune courbe. Son teint était embrouillé par une mince couche de sueur et ses lèvres asséchées par un soleil sans pitié. Elle semblait confuse. Ses yeux bridés et ses cheveux

lisses n'étaient pas les siens. Mon reflet me troubla. Encore une fois, la fuite me sembla la seule issue possible. Échapper à cet autre corps et l'abandonner là, dans l'immense miroir rue Saint-Laurent.

Rapport-Gratuit.com

CHAPITRE 5

Épuisée par mon périple, je me laissai glisser jusqu'à l'entrée du souterrain. Je devais abaisser la température de mon corps brûlant. Mais le repère des vampires n'avait rien d'apaisant. Nous étions nombreux à tenter de fuir la chaleur accablante. Une violente brise marqua l'arrivée du wagon. Elle offrit un moment de répit à nos épidermes suintants. À bord du véhicule, le niveau d'humidité grimpa d'un cran. Mes espoirs d'occuper une place assise se dissipèrent en constatant l'achalandage. Plan B : m'agripper au cylindre métallique, histoire de minimiser les corps à corps avec les passagers fiévreux. La distance qui me séparait de l'objet scintillant semblait insurmontable. J'abandonnai cette seconde idée pour m'immiscer entre un adolescent à l'hygiène douteuse et un vieil homme tout aussi crasseux. À peine engluée entre ces deux personnages qu'une voix féminine annonça déjà la fin de ce rapprochement : « Prochaine station : Berri-UQAM ». Délaisser mon trio et multiplier les échanges de fluides surabondants avant de rejoindre l'issue oxygénée. Je quittai le sauna mobile en apportant un peu des autres passagers avec moi. La bibliothèque s'avéra tout aussi prisée que le métro, la promiscuité en moins.

- Excusez-moi, je cherche le bureau des archives de journaux, demandai-je à la première employée qui croisa mon chemin.
- Le Centre d'archives est situé sur la rue Viger, mais je crois qu'il est fermé aujourd'hui, me répondit-elle d'un ton presque maternel.

Je supprimai illico de mon esprit le sourire narquois de ma véritable mère devant mon échec.

- Je...

Devant ma visible hésitation, ma nouvelle génitrice enchaîna :

- Qu'est-ce que tu cherches exactement?
- Un journal daté du 8 février 1990.

Elle m'informa que le Centre des archives ne possédait pas les exemplaires des anciens journaux. Elle s'élança ensuite dans la nomenclature de tous les autres types de documents susceptibles de s'y trouver. Ni les archives architecturales ni les archives cartographiques ne m'aideraient à creuser le passé de mon défunt père. Mon interlocutrice mit enfin un terme à son monologue en mentionnant les heures d'ouverture et les congés fériés de l'endroit.

- Mais où est-ce possible de consulter les archives de journaux?
insistai-je.

J'espérai que cette fétichiste-des-surplus-d'informations-inutiles-et-manifestement-indésirables m'épargnerait la liste des endroits hors de notre pays.

- Notre base de données Internet, mais certaines bibliothèques offrent toujours un service papier si tu y tiens. Laisse-moi quelques minutes, je peux t'imprimer la liste de celles qui...
- Non merci, ça ne sera pas nécessaire, m'empressai-je de lui répondre, interrompant son ambitieux projet. Mais j'aimerais bien pouvoir utiliser l'un de vos ordinateurs si c'est possible.

La femme me conduisit jusqu'à l'objet convoité. Froide et sans vie, l'écran pixellisé m'attendait. Plus que quelques clics et je lui ferais cracher la vérité sur mon père. J'entrai d'abord quelques mots clés dans le moteur de recherche : NGUYEN + ACCIDENT + VOITURE + 8 FÉVRIER 1990 + MONTRÉAL. Beaucoup de voitures et encore plus de Nguyen, mais rien impliquant tous ces paramètres à la fois. Après plusieurs agitations de souris, un hyperlien attira enfin mon attention : « 8 février 1990. Accident tragique à Brossard. Un jeune homme de dix-sept ans perd la vie à bord de sa voiture ». Le titre était suivi d'un court paragraphe de condoléances : « Chris Nguyen, étudiant en administration au Collège Dawson, laisse dans le deuil sa mère Betty Galloway et son père Anthony Nguyen. » Je cessai ma lecture. L'âge de la victime, l'établissement scolaire qu'il fréquentait, le nom de la mère endeuillée et le lieu de l'accident, rien ne concordait. Seuls une date et un nom, mon nom de famille, reliaient ce fait divers à la mort de mon père. Mais qu'est-ce que ça signifiait ? Il fallait continuer à chercher. Éplucher la banque de données. Rien. Changer de moteur de recherche. Revenir sur un lien. Rien. Cliquer sur le titre d'un article. Retaper le lieu, le nom, la date. *Backspace*, effacer, recommencer, *enter*. Toujours rien. Fixer l'écran et sentir mes yeux brûler. 18h02. Trois

heures et deux minutes sans le moindre clignement, juste l'assèchement et l'obsession cybernétique. Une Polynésienne, bien au chaud sur son île, pouvait commander du sirop d'érable de la cabane à sucre chez Ti-Père. Un paysan, au creux de sa savane africaine, pouvait relancer un richissime Émir de Dubaï avec sa paire d'as sur *Pokerpro*. L'écran glacial abritait un monde de possibilités, mais mon père, lui, n'y était pas. J'agonisai en silence. Je ne voulais pas réveiller les cybervampires qui se nourrissaient de cette technologie que mes lèvres vierges venaient de goûter. À peine eus-je interrompu ma recherche que je ressentis les effets du sevrage. Il fallait continuer à cliquer, à explorer ce portail infini. Il devait y avoir quelque chose. Il fallait qu'il y ait quelque chose.

- C'zuse moé, j'ai réservé cet ordi-là moé, pis ça fait déjà deux minutes que j'attends, faque...

L'homme se tut, me laissant deviner la suite. Avec son teint laiteux, ses vêtements sombres et ses canines prédominantes, il s'agissait certainement d'un des leurs. Il avait soif et je faisais obstacle à son étanchement. Ça m'était égal. Dormir, chasser et manger. Le genre de vie rêvée. Je mourrais d'envie qu'il déchire la peau de mon cou avec ses dents. Qu'il me transforme en l'un de ces personnages mythiques, là, entre les ouvrages de politique étrangère et les encyclopédies. Exit la quête paternelle et la cohabitation avec une mère austère. Je n'aurais plus qu'à m'abreuver et à jouir de tous ces fluides étrangers qui traverseraient mon corps. Rien de tout ça ne se produisit. Pas

une seule goutte de sang versée ni même un cri ne perturba la placidité de ces êtres possédés :

- Heu... si tu t'en vas pas, va falloir que j'avertisse quelqu'un, moé...

En quelques secondes, l'homme s'était métamorphosé. Il n'avait à présent plus rien de commun avec les vampires auxquels je l'avais associé. Son teint était toujours aussi pâle, mais les taches de rousseur qui recouvraient son visage dédramatisaient ses traits. Quant à sa dentition, elle n'avait rien d'effilé. Même ses vêtements avaient perdu de leur prestance : je distinguai l'emblème d'une équipe sportive sur son t-shirt foncé. Ridicule. Le pauvre homme se dirigea aussitôt vers une vieille bibliothécaire. Les extrémités de mes lèvres se hissèrent simultanément, mes dents supérieures se mirent à flirter avec l'air ambiant de la bibliothèque et ma gorge émit de petits cris stridents : j'entraï dans un fou rire incontrôlable sous les regards interrogateurs. Entre deux éclats, je laissai échapper.

- Vas-y, il est tout à toi, l'ordi! Pas la peine de m'égorger ou d'appeler ta grand-mère pour ça!

En m'éclatant de plus belle, je délaissai le surréalisme de cette scène pour rejoindre le réalisme de la ville. L'échec de ma cyber recherche ne me laissait qu'une toute dernière option : interroger l'homme du marché.

CHAPITRE 6

Ma grand-mère m'avait fait découvrir une petite épicerie du quartier chinois. Elle y achetait ses fruits et ses sucreries préférés. Lors de l'un de nos rendez-vous hebdomadaires, je l'avais surprise à discuter avec l'épicier. Constatant que j'écoutais leur conversation, elle avait semblé troublée et s'était empressée d'y mettre fin. Durant les quelques secondes qu'avait duré leur échange, j'avais perçu quelque chose : ils partageaient un lien beaucoup plus fort que leur amour pour les fruits. J'en étais certaine. Venaient-ils du même village? Avaient-ils vécu ensemble les monstruosité de la guerre? Étaient-ils des parents éloignés? L'épicier pourrait-il reconnaître l'homme de la photographie?

Cet éventail de possibilités m'emballa. Je regrettais déjà la climatisation de la bibliothèque. Dehors, le soleil n'en finissait plus de se consumer. Toujours devant la bâtisse de verre, je décidai de m'en éloigner. Je quittai le carré de béton qui accueillait tous les éclopés que l'immeuble avait rejetés. Je les abandonnai en pleine séance d'infestation pulmonaire, pour me diriger vers le quartier chinois. Quelques coins de rue plus loin, les émanations cancérigènes cédèrent leur place à la musique. Le Festival de Jazz battait son plein devant la Place des Arts. Je sentais la musique me pénétrer, me transpercer et faire trembler le sol sous mes pieds. Elle était partout et habitait chaque parcelle du centre-ville. Je me trouvais au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine. Impossible d'apercevoir la scène endiablée, mais le rythme, lui, était bien là. J'entendais sa chaleur et ses couleurs vibrantes, mais rien de palpable ne m'unissait à lui. Une musique à mon image : un collage, un amoncellement d'absences.

Je décidai d'emprunter un autre chemin, moins cacophonique, moins achalandé, moins moi. Les échos du spectacle résonnaient toujours, mais les édifices absorbaient les chocs sonores. Après une courte marche longiligne sur le boulevard de l'indépendance, j'entrai dans l'autre monde. Je n'avais pas encore franchi l'arche aux lions que je perçus déjà ces essences qui embaumaient les tuniques de ma grand-mère. Au-delà de la repoussante odeur de saumure, celle des feuilles de thé méritait à elle seule un détour dans ces ruelles insalubres. L'heure du souper avait attiré plusieurs invétérés du quartier. Une famille de blondinets venue expérimenter les suggestions de leur *Lonely Planet* jurait avec le reste de la clientèle. Derrière la vitrine, j'observai papa blond pointer les plats du menu en interrogeant le serveur impatient. Maman blonde, elle, distribuait du liquide désinfectant à sa progéniture et inspectait la propreté de la coutellerie. À la table voisine, trois vieillards sirotaient un bouillon dans lequel flottaient des légumes, des boyaux et des tripes. Je me serais volontiers jointe à eux, les organes visqueux en moins, mais j'avais une mission à accomplir...

La petite épicerie était toujours là. Écrasée entre un grand restaurant et une boutique d'objets importés. On aurait dit qu'elle m'attendait. Je revoyais ma grand-mère me tendre ce fruit épineux de la grosseur d'un melon afin que j'en hume le parfum. Ma réaction avait été instantanée. J'avais été dégoûtée par l'odeur de reflux gastrique et de fermentation du durian. J'étais si troublée par cette puanteur que je n'avais pas remarqué l'expression sur son visage. Les lèvres joyeuses et les yeux pétillants, elle gloussait timidement devant mon

malaise. C'était la première fois que je la voyais rire et j'en avais été comblée. Aujourd'hui, les fruits odorants garnissaient toujours les caisses situées à l'entrée de la petite épicerie. À leur vue, je grimaçai de dédain. Rien n'avait vraiment changé depuis notre dernière visite. Seule ma grand-mère n'y était plus. Je parcourus successivement les quatre ou cinq allées encombrées à la recherche de l'épicier. Aucune trace de l'homme au sarrau blanc. Un coup d'œil à l'horloge suspendue au-dessus de la porte de l'entrée et je compris. 18h37. Celui que je cherchais était sans doute déjà loin. Je l'imaginai assis autour d'une table bien garnie à déguster un repas en famille. Une image empruntée à une série télé ou à un film quelconque. Encore une fois j'avais échoué. Trop préoccupée par ma recherche, certains facteurs essentiels m'avaient échappé : les gens normaux ont des familles bien-aimées qu'ils ne demandent qu'à retrouver.

J'étais pathétique. Incapable de mener à terme le plus simple des projets. Voici ce à quoi se résumait ma vie : une série d'événements inachevés. Avant même d'apprendre à marcher, j'avais été aspirée dans une spirale infernale. J'avais six mois quand ma mère nous avait inscrites à des cours de natation. Une fausse manœuvre de sa part m'avait valu un remplissage pulmonaire en H₂O. L'intervention de la sauveteuse lui avait épargné un deuil. Ce fut notre premier et dernier cours de natation mère-fille. Je m'étais risquée à d'autres cours, en solo cette fois, mais sans jamais obtenir la moindre certification : exit les cours de karaté, paralysée par le premier combat public, adieu le ballet, une semaine avant le spectacle de fin d'année et au diable le théâtre, toujours à cause de cette angoisse de la scène. La liste était pénible et interminable. Même mon

parcours scolaire en était contaminé : déjà deux ans que je flânais au cégep et pas l'ombre d'un diplôme au tableau. L'absence de l'épicier n'était qu'un pas de plus dans cette direction qui, un jour, me mènerait droit au précipice. C'était une certitude. Peut-être que tout avait commencé là, il y a dix-huit ans, dans cette piscine municipale du quartier Rosemont. Un bébé avait été réanimé. On lui avait sauvé la vie, mais une partie de lui était restée tout au fond. Là où tout est noir. Là où tout est froid. Là où tout est mort.

CHAPITRE 7

- Toi petite fille Bà Nguyen?

Désespérée et recroquevillée sur une pile de sacs de riz au fond du magasin, je levai la tête afin d'identifier d'où provenaient ces mots aux accents saccadés. Une femme menue me fixait de ses yeux noirs. Elle attendait une réponse.

- Heu... oui... oui, c'est moi, lui répondis-je, vous la connaissez?
- Un peu, mima t-elle en oscillant sa tête et ses mains en guise d'hésitation.
- Connaissez-vous aussi l'homme qui travaille ici?

Cette fois, elle hocha la tête vigoureusement et me pointa le plafond tout aussi énergiquement. Je plissai les yeux afin de lui communiquer mon incompréhension. Elle me fit signe de la suivre et m'entraîna jusque dans l'arrière-boutique. J'enjambai quatre ou cinq boîtes de carton avant de me glisser à travers une porte entrouverte. Derrière celle-ci se cachait un escalier sombre et étroit et à son sommet, une seconde porte s'ouvrit sur un logement.

- Attends, me dit-elle avant de disparaître dans la pièce voisine.

Je demeurai immobile sur le minuscule tapis rouge de l'entrée. Au bout de quelques secondes, j'entendis le ton monter. Inutile de maîtriser leur langue pour comprendre que je n'étais pas la bienvenue. Je m'apprêtais à m'éclipser lorsque la petite femme réapparut. Elle agita sa main vers la pièce voisine, m'invitant à la rejoindre.

Je mis une fraction de seconde avant de le reconnaître, sans son sarrau blanc, mais c'était bien l'homme du marché. Assis à une minuscule table, il lisait un journal. Il ne daigna pas détacher ses yeux du texte afin de constater ma présence. La femme s'emporta en gesticulant les bras levés au ciel avant de quitter la pièce. Elle disparut et ses lamentations s'essoufflèrent. L'épicier lâcha un soupir et laissa tomber le papier.

- Assis-toi, me dit-il, tout en me versant une tasse de thé fumante. Je m'excuse pour ma mère, elle a tendance à se mêler d'affaires qui ne la regardent pas.
- Je comprends... laissais-je échapper, en songeant aux manigances de ma propre mère.
- Comme ça tu es la fille de Kim?
- Oui... Vous l'avez connu?!
- Nous étions de bons amis au secondaire et nous avons habité le même quartier pendant plusieurs années.

Mon cœur battait à tout rompre. Je m'assis pour ne pas perdre pied. L'homme entama son récit. Mon père et lui grandissaient dans mes oreilles. La fin de son histoire n'était pas aussi joyeuse : leur vie avait pris des directions opposées. Au bout du chemin, les amis ne trouvèrent plus les mots qui, autrefois, les liaient l'un à l'autre.

- À la fin de notre secondaire, mes parents ont eu besoin de moi à l'épicerie. Ton père, lui, avait été accepté au cégep, puis à l'université. Mon père à moi est décédé peu de temps après... Je ne suis pas retourné à l'école. On se croisait parfois, Kim et moi, mais ce n'était plus pareil. Il me parlait de ses études, de ses projets... Moi, je n'avais rien d'intéressant à lui raconter...

L'homme se tut. Il baissa la tête. Il prit une gorgée de thé, qui n'avait plus rien de fumant, et tenta d'esquiver mon regard. Je profitai de cette pause pour sortir la mystérieuse photographie.

- Et lui, vous le connaissez?

Il mit ses lunettes et saisit l'objet.

- C'est bien Kim, ton père. Ça doit être au Vietnam, lorsqu'il est allé visiter sa famille.

Il retomba aussitôt dans la nostalgie du passé.

- C'est une triste histoire... Nous avons vécu de belles années tous les deux. Je ne savais même pas qu'il avait une fille avant que ta grand-mère me l'apprenne.

J'ignorais s'il avait appris le décès de ma grand-mère. Je n'avais pas envie de jouer à la messagère, mais je n'eus pas vraiment le choix.

- Justement, à propos de ma grand-mère, elle est décédée vendredi dernier...

J'allais ajouter une formule interrogative du genre « le saviez-vous? », mais devant l'expression sombre qui imprégna son visage, j'obtins ma réponse.

- Quoi?... Dire que j'ai vu Kim la semaine dernière et que je ne l'ai même pas salué... Comment est-ce que je vais l'annoncer à ma mère?

Il continua à s'interroger, mais je n'entendais plus rien. Quoi? Qui avait-il vu la semaine dernière? Un ami de sa mère? Son frère?

- De qui parlez-vous? Qui est cet homme que vous avez vu l'autre jour?
- Kim, ton père, lâcha-t-il, le plus naturellement du monde.
- Mais qu'est-ce que vous racontez!? Mon père est mort alors que je n'étais même encore pas née!

Je bondis de ma chaise. L'homme fronça les sourcils, se redressa et saisit le combiné du téléphone : il voyait noir. Il laissa s'échapper sa colère dans sa langue maternelle. Au bout du fil, j'entendis son interlocuteur s'agiter et compris qu'il s'adressait à sa mère. Je demeurai paralysée. Incapable de me décider :

me taire ou le mitrailler de questions? En un instant, je pris brutalement conscience de la situation. Je me trouvais chez un homme, apparemment perturbé, qui prétendait voir mon père mort. Rien de rassurant. Et s'il m'avait droguée? À bien y penser, le thé avait vraiment un goût étrange. Mon souffle devint haletant. Ma vue se brouilla. Quoi faire? Par où m'enfuir? La petite cuisine se mit à tourbillonner et l'homme à valser. Sa voix se transforma en un grave bourdonnement. Les yeux menaçants de l'homme. Ma main sur le rebord de la table. La nappe empoignée. Le vide.

CHAPITRE 8

Elles étaient là. Toutes les trois. Ma mère, Christine et ma grand-mère. Elles me dévisageaient. La première chuchota dans l'oreille de la seconde, qui répéta la confidence à la vieille femme. À l'unisson, elles furent prises d'un fou rire interminable. Toujours en parfaite synchronie, elles levèrent les yeux au ciel. Noir et désert, je savais que quelque chose s'y préparait. J'y perçus de petits éclats lumineux. Ils se rapprochèrent. Cette pluie n'était pas comme les autres. Elle était chaude et dégageait une odeur familière. Le thé vert. C'était du thé vert, comme celui que me préparait ma grand-mère et que m'avait servi l'homme de l'épicerie. Plus son débit s'intensifiait, plus le liquide se réchauffait. Je voulus crier à l'aide, mais les femmes avaient disparu. Il n'y avait plus que moi et ce déluge bouillonnant.

Un plafond crème se substitua à la noirceur du ciel. Les gouttelettes s'abattaient toujours sur moi, mais cette fois, elles rafraîchissaient mon épiderme. Des mots prononcés dans la langue de ma grand-mère résonnèrent : l'épicerie, la vieille femme, l'homme en colère et... le thé empoisonné! Tout me revint à l'esprit! Je voulus bouger, mais mes jambes s'y opposèrent.

- Attends, toi trop fatiguée, me chuchota la vieille femme, en m'épongeant le front.
- Je te cuisine un bon potage, ça va te faire du bien. Tu as besoin de reprendre des forces. Je m'excuse de m'être fâché. Peux-tu te lever?

J'ignorai si ce fut l'appétissant parfum de riz ou la vision de l'homme me concoctant un goûter qui dissipa les doutes dans mon esprit, mais soudain, ma théorie du thé empoisonné me sembla complètement ridicule. Jamais un homme ne m'avait cuisiné de petits plats réconfortants et cet inconnu hachait des échalotes et remuait, pour moi, les ingrédients de la marmite. Je contemplai ma définition du père parfait. La vieille femme m'aida à me remettre sur pied et m'escorta jusqu'à la petite table. Un bol rempli de petits grains blancs mélangés à un liquide onctueux m'attendait. Seule ma consommation du délicieux potage brisa le silence qui enveloppait l'étroite cuisine.

- Bon, commença l'homme, je ne sais pas comment t'annoncer ça... Et je ne sais pas trop pour quelles raisons on t'a dit ça... Mais ton père, Kim, n'est pas mort... Ta grand-mère voulait t'apprendre la vérité avant de mourir.

Cette révélation aurait dû me bouleverser, mais non. Je crois que j'avais toujours su que mon père était là, quelque part. C'était encore plus puissant qu'une intuition. C'était une conviction. Une partie de moi subsistait en ce monde, ailleurs. Si un jour je me retrouvais seule, sans repère, quelqu'un m'attendrait, me sauverait. Mon sauveur, c'était mon père. Je le savais.

- Ta grand-mère a respecté le choix de tes parents toute sa vie, mais elle n'en pouvait plus de vivre dans leur mensonge. Ma mère n'en

sait pas tellement plus. Elle m'a dit qu'il y a plusieurs années, elle a appris que ton père avait eu un enfant.

Il enchaîna avec le récit de sa mère en traduction simultanée.

- Ma mère dit que ta grand-mère a tenté plusieurs fois de communiquer avec toi.

Trop tard, je n'entendais plus rien. Je ne pensais qu'à elle. À ses mensonges. Elle me l'avait enlevé.

- Est-ce que je peux utiliser votre téléphone?
- Heu... oui, bredouilla l'interprète.

Je composai son numéro. Notre numéro. Sa voix était à peine audible.

- Oui.
- C'est moi. Ne parle pas, écoute. Je sais tout. C'est fini.

Cloc. Je raccrochai le combiné pour la laisser seule, muette, le souffle haletant. Ma haine s'était infiltrée entre les points et fauillée entre les voyelles. Ces quelques mots suffiraient à laisser planer le doute dans son esprit : Que sait-elle? Comment l'a-t-elle découvert? Où est-elle? Me reviendra-t-elle? Je voulais que ces questions la tourmentent comme l'absence de mon père m'avait tourmentée.

Je demandai à l'homme de m'indiquer où se trouvait la salle de bain. Sa mère m'y conduisit. Le miroir de la pharmacie était abîmé, mais je parvins tout de même à y percevoir mon reflet. Je m'aspergeai le visage d'une eau glacée afin d'éteindre les flammes qui grimpaient le long de mes joues. La canicule, le potage bouillonnant et l'appel à ma mère : un mélange explosif. Après quelques éclaboussures, ma pigmentation retrouva sa coloration initiale. Je m'assis sur le carrelage défraîchi, perdue. Qu'est-ce qui m'attendait à l'extérieur de cette pièce? Qui m'y attendait? Mon passé se terrait derrière cette porte et mon futur aussi. Une fois de l'autre côté, je devrais décider. Faire un choix. Dans cette salle de bain, le temps n'existait plus. Mais quelqu'un n'était pas du même avis. On cogna à la porte.

- Est-ce que ça va?

J'ouvris. C'était l'épicier, le messenger, le cuisinier, peu importe. Je lui fis un signe positif de la tête et lui soufflai un « merci » avant de descendre l'escalier, contourner les boîtes de carton, traverser l'arrière boutique et reprendre contact avec la réalité.

Sur le trottoir, j'entendis crier mon nom. La vieille femme m'appelait. Elle me tendit un bout de papier jaune et translucide sur lequel une liste de noms identiques apparaissait. Pas n'importe quels noms : Nguyen. L'un d'entre eux avait été souligné au crayon : K. Nguyen, 555 Avenue Kenaston, TMR, 514-555-5148.

CHAPITRE 9

Exiguë. Transparente. Mutilée. Je m'abritai à l'intérieur de la cabine téléphonique. On se ressemblait elle et moi. Une boîte à paroles trônait sur l'une de ses six faces. Elle était noire, comme ses ancêtres. On avait oublié de la remplacer par une nouvelle, plus moderne. Un épais recueil était enchaîné à l'appareil. Les uns sur les autres, compactés sur un millier de pages, les inconnus de la métropole cohabitaient. La cabine constituait un microcosme des sociétés contemporaines. Les usagers s'y croyaient en plein épanouissement communicationnel. Mais il n'en était rien. L'illusion opérait. Suffisait d'entrer, payer, presser les touches souillées et parler. Faire vite. Joindre celui qui est en retard, établir un point de rencontre ou masquer sa voix et se moquer. Pas se confier ni se rapprocher avec des mots.

Je le serrai fort tout au creux de ma main. Comme si dans la noirceur quelque chose de magique pourrait opérer. Mais, le bout de papier que m'avait remis la vieille femme était toujours là, inerte. Il n'avait déjà plus de secret pour moi. J'avais mémorisé l'adresse et le numéro de téléphone de K. Nguyen. Ces informations s'étaient agrippées aux particules mémorielles de mon petit cervelet et l'avaient contaminé. Les rayons du soleil couchant se reflétèrent sur le combiné de la boîte téléphonique. La tentation s'intensifia. Personne ne saurait. Je n'avais qu'à glisser mes pièces de monnaie dans la fente. À composer les dix chiffres et à attendre. Muette. Écouter les mots glisser de sa bouche. Nul besoin de parler. Juste tendre l'oreille. Deviner le rythme et le timbre de sa voix. Hésitant? Grave? Rauque? Je succombai. Je saisis le

combiné et enfonçai une à une les touches mémorisées. La sonnerie. Un déclic. Une syllabe. CLOC. Retour à la case départ. À peine s'était-il tissé que le fil invisible se rompit. J'avais raccroché, mais ma main était toujours fixée au combiné. On frappa à la porte de la cabine.

- J'ai besoin du téléphone, me signala un grand gaillard au physique convaincant.

Dans une sorte d'état zombiesque, j'entrepris d'escalader la très glamour rue Saint-Laurent. Toutefois, à cette hauteur de la ville, elle n'avait vraiment rien d'hollywoodien. Avant de pénétrer dans le trou noir, je me réfugiai dans un minuscule oasis, un parc éclos au milieu du désert asphalté. La voix résonnait toujours dans ma tête. Même si mon échantillon s'apparentait davantage à une onomatopée qu'à un véritable mot sorti du Petit Robert, il s'était infiltré en moi et refusait de s'y évanouir. La syllabe prononcée par K. Nguyen jouait encore et encore. Impossible de stopper le disque éraillé. Il était gravé en moi. Je n'étais plus seule.

J'eus envie de partager mon bonheur. Je savais qu'elle ne se trouvait pas bien loin. 20h26. Son numéro allait bientôt commencer. Christine devait se préparer. Peinturer son visage pour ne rien laisser transparaître. Pas un pore, pas un grain de beauté ni un cerne. Recouvrir ses lèvres d'une couleur brûlante. Enduire son corps d'une huile scintillante. La touche finale : mettre en valeur son principal outil de travail. Se pencher vers l'avant, glisser sa main dans son soutien-gorge rouge, empoigner un à un ses seins et les remonter en rêvant à

une poitrine plus généreuse. Son public s'impatientait. Les plus intoxiqués clamaient son nom et les autres, trop timides pour réclamer quoi que ce soit, se contentaient de guetter l'arrivée de la danseuse.

Christine détestait que je lui rende visite là-bas. « J'veux pas que tu me voies comme ça », me répétait-elle chaque fois que je me pointais à l'improviste. J'y retournais quand même. J'aimais les regarder. Elle et les autres. Pas pendant ni après, seulement avant. Je les trouvais belles. Pas à cause de leur maquillage ou de leur silhouette filiforme, mais à cause de ce qu'elles cachaient dans leurs yeux. Des étincelles. Elles se réjouissaient du massacre qui attendait ces mâles alpha. Elles les saigneraient les uns après les autres. Elles les ensorcèleraient, les effleuraient et après quelques déhanchements, les maris, les pères, les hommes, oublieraient leur femme, leurs enfants et leur conscience. Ils ne verraient plus qu'elles. Elles ne verraient que bleu, mauve, vert et parfois rouge, mais préféraient assurément voir brun. Pour certaines, brun signifiait une nouvelle paire de jeans moulant ou un sac à main pailleté. Pour d'autres, une évasion quotidienne. Un sachet blanc. Un plan en plongée. Un petit chemin enneigé. Aspiré. Disparu. Celles-là revenaient en coulisse avec une lueur noire dans les yeux. Elles n'étaient plus belles.

D'où je me trouvais, je percevais l'entrée de l'immeuble. Sous le néon fluorescent, un petit homme trapu montait la garde. Chauve et joufflu, il portait une camisole noire si ajustée qu'à chaque expiration sa deuxième peau menaçait d'éclater. L'homme ne montrait pas encore les crocs, mais ce n'était qu'une question de minutes. Son instinct de mâle dominateur prendrait bientôt

le dessus. Il grognerait et japperait au visage des clients. Le chef de la meute commençait à s'agiter. Je traversai la rue qui séparait le parc de la niche géante. L'animal ne me quitta pas des yeux. Nez à nez avec lui, il me lança :

- Zé tu toé la nouvelle danzeuze?

Il zézayait! Le pauvre passa soudain de méchant bulldog à mignon carlin inoffensif. Quel bonheur!

- Non, pas vraiment. Je viens juste voir Christine, lui répondis-je, en prenant bien soin d'exagérer chacune des syllabes.
- T'es pas à la bonne place. Y'a pas de Christine izi, continua t-il en s'efforçant de minimiser son handicap.
- Je suis déjà venue la voir. Je suis certaine qu'elle travaille ce soir, insistai-je.

Le cabot avait sans doute joui de sa promenade aujourd'hui, puisqu'il baissa sa garde et me fit un signe de tête. Je le suivis jusqu'à l'intérieur. La salle sentait le vieux baril. Un jeu de lumières pastel éclairait les visages cramoisés de ceux qui avaient déjà abusé de l'orge liquéfié. La scène était déserte. Seul un air tout droit sorti des années quatre-vingt annonçait l'apparition prochaine d'une première tueuse. L'atmosphère était fébrile. Les hommes surveillaient la moindre oscillation derrière l'épais rideau. En arrivant aux loges, j'éprouvai une montée d'excitation en apercevant mon amie :

- Christine!!!
- Ben là, t'aurais pu m'le dire que tu venais voir Krystale, beugla le petit gros qui me talonnait toujours.
- Julie? Qu'est-ce que tu fais ici? s'étonna mon amie, l'œil écartelé et le verre de contact mauve englué sur l'index.
- J'avais besoin de te voir. J'ai un truc important à te dire...
- C'est que je travaille là et mon boss n'aime pas trop quand j'ai de la visite...
- Mon père est vivant Christine..., laissai-je tomber, à bout de souffle.

Elle regarda à droite, à gauche, déposa sa lentille dans son étui et me prit dans ses bras.

- Je suis tellement désolée pour ce midi et pour tout le reste, je suis nulle, je m'en veux tellement, je ne sais pas ce qui m'arrive...

Elle sanglotait.

- Ça va aller, lui chuchotais-je, ça va aller.

Elle se dégagea au ralenti, avant de se heurter à son reflet dans la glace.

- Merde, je me suis toute beurrée, va falloir que je recommence mon maquillage, s'exclama t-elle en essuyant les coulisses noires qui lui

barbouillaient les joues. Si tu veux, t'as juste à m'attendre un peu, je vais passer la première et après on s'en ira.

Je lui fis un « oui » de la tête et je l'observai appliquer les dernières retouches à son look de star.

- Ju, s'il te plaît, reste ici, regarde-moi pas pendant le show, ça me gêne. Tu vas m'attendre ici, hein? Promis?

Je hochai la tête à nouveau. Elle enfila ses souliers à talons blancs, prit une grande respiration et fit quelques pas vers le rideau couleur sang. Elle se retourna et m'envoya un baiser doublé d'un clin d'œil à la Marilyn Monroe. Je répondis à mon tour par les mêmes gestes. Cette aguichante routine avait constitué notre petit code anti-déprime à l'époque du secondaire. Mon amie était de retour.

- Messieurs, accueillez chaleureusement notre délicieuse Krystale!

Les haut-parleurs se mirent à scander son nom d'emprunt et les projecteurs à cracher d'aveuglants reflets qui balayaient la scène vacante. Krystale tourna les talons et disparut derrière l'épais voilage.

Je mourais d'envie de me faufiler entre les deux rideaux qui cloisonnaient l'arrière scène. Je voulais assister à la mise à mort de ces bêtes nocturnes venues lorgner la chair fraîche. Mais j'avais promis. Je préfèrai le tabouret

inoccupé à ma petite cachette perverse. C'est ainsi que je l'attendrais, les pieds valsant dans le vide et le regard perdu dans la duplicité du mur cristallisé. Mon visage avait toujours été une source inépuisable de confusion. Mi-jaune, mi-beige, mi-rond, mi-ovale. Sans compter ses principaux attributs qui renforçaient le trouble déjà omniprésent. Une seconde, on me comparait à une Amérindienne et la minute suivante, à une Hawaïenne. Aucun peuple aux yeux bridés et au teint basané n'y échappait. Le détour à travers les origines de mes géniteurs était inévitable. Autrement, comment justifier ce désordre physiologique qui m'habitait? Un tout était là, mais aucun dénominateur commun ne semblait possible. La somme ne s'apparentait à aucune formule mathématique.

- Si tu mettais du *eye liner*, ça mettrait en valeur tes beaux yeux noirs, me suggéra une voix bienveillante.
- Je n'aime pas me maquiller, je suis nulle à ça, répliquai-je à cette femme, qui maîtrisait parfaitement cet art : son ombre à paupières s'agençait avec la couleur de ses sous-vêtements et son *gloss* faisait miroiter les contours de ses lèvres *botoxées*.
- J'ai encore un bon vingt minutes avant mon show, veux-tu que j'te montre?

Je n'eus pas le temps de manifester la moindre objection qu'elle m'aspergeait déjà le visage.

- C'est un produit écœurant! Y m'a coûté la peau des fesses, mais on se sent comme neuve après, hein? Tsé, j'fais pas juste ça de ma vie, me frotter sur des vieux cochons, j'vas devenir maquilleuse. J'vas maquiller des vedettes. Des grosses vedettes, comme Angelina Jolie pis Demi Moore...

Elle poursuivit la nomenclature de ses idoles, tout en multipliant les couches de crème sur mon visage. À l'étape du fameux *eye liner*, elle recula d'un pas, fronça ses sourcils fraîchement épilés et immobilisa ses pupilles dans les miennes :

- Heille, t'es-tu Chinoise? lâcha t-elle.

J'enclenchai le bouton *play* de ma cassette préenregistrée.

- Mon père est vietnamien et ma mère est québécoise, *stop*.
- Maudit que c'est bon, de la bouffe vietnamienne, hein!? Y'a rien de meilleur que des sushis, hein!?

Trop lâche pour rebâtir les frontières culinaires qu'elle venait de détruire, je me tus et me contentai de plaquer un sourire niais sur mes lèvres.

- Heille, ça te tenterait pas de danser toi aussi? Les clients y'aiment ben ça, de *l'exotique*. Tu ferais du cash au bout!

- Non, non merci... C'est pas mon genre. J'veux dire que je suis trop gênée pour ça..., enchaînai-je, embarrassée.

Ma seconde phrase était une tentative de faire oublier la première, qui semblait soudain très maladroite devant mon interlocutrice. C'était trop tard. Je l'avais blessée.

- C'est pas le genre de *parsonne*, mais quand t'as besoin d'argent, le genre, y prend le bord m'a te dire!

Elle finit de tracer la seconde ligne au dessus de ma paupière. Silencieuse. Plus d'Angelina Jolie ni de Demi Moore. Elle empoigna un pinceau qu'elle plongea dans une poudre dorée.

- Asteure, ferme tes yeux. Y manque juste un p'tit quelque chose.

J'obéis. Les poils du pinceau chatouillèrent le bout de mon nez, mes joues, mon front et mon menton.

- O.K, j'ai fini.

Cette danseuse, cette maquilleuse et cette chirurgienne m'avaient greffé un nouveau visage. Je n'avais pas senti le scalpel pratiquer l'incision, ni d'aiguille transpercer ma peau. Pourtant, je n'étais plus moi. Les sacs noirs qui traînaient sous mes yeux avaient disparu, les crevasses qui sillonnaient mes lèvres

étaient remplies et on avait procédé à l'absorption de toutes les surfaces huileuses. Je demeurai hypnotisée pendant plusieurs secondes, incapable de m'arracher à cette vision.

- Pis, c'est tu ton genre ça? me demanda la femme aux multiples talents, une pointe d'ironie dans la voix.

À travers le reflet du miroir, une seconde apparition surgit en arrière-plan. Elle me glaça le sang et étouffa les mots auxquels je m'apprêtais à insuffler la vie.

Christine réapparut à demi-nue. Elle tentait en vain de camoufler ses seins dans une main, tandis que son soutien-gorge en lambeaux pendouillait dans l'autre. Je cherchai la petite étincelle victorieuse dans ses yeux. Elle n'y était pas. Deux trous noirs. Vides comme ceux de l'espace et pleins comme la douleur de l'absence.

CHAPITRE 10

- My God, Chris, qu'est-ce qui t'es arrivée? s'exclama la maquilleuse, avant de s'élaner vers elle.
- Touche-moi pas! s'écria Christine, qui venait de se réveiller d'entre les morts.

La maquilleuse recula d'un pas et se retourna vers moi. Une vague d'incompréhension défila dans son regard. Je nageais dans le même flot d'ignorance.

- Bon... C'est à mon tour. On se voit après? demanda-t-elle à mon amie qui avait les yeux cloués au sol.

La danseuse avait posé cette question sans attendre de réponse et prit aussitôt le chemin de la scène. Christine, elle, prit celui de la salle de bain. La porte était entrouverte. J'y pénétrai à mon tour. La minuscule pièce ne suffisait pas à contenir toutes nos souffrances, mais sa promiscuité me procura une illusion de réconfort.

- Il était encore là, souffla Christine.
- Qui?
- ... Mon père.
- C'est pas la première fois que je le vois, poursuivit-elle, il vient presque toutes les semaines depuis deux mois. Il boit, me regarde

danser et s'en va. Ça me rend complètement folle... Ce soir aussi, il était là. Pis, il y a eu ce con qui voulait que je m'assoie sur ses genoux. Quand j'ai refusé, il a pété les plombs. Mon père, est resté là pis y'a rien fait. C'est mon père Ju, pis au lieu de me protéger, je pense qu'il était content que je me fasse tabasser!

J'écoutai mon amie et son désespoir. D'un coup, le monde se déroba sous nos pieds. Il y avait déjà bien longtemps que la petite fille en nous s'était recroquevillée dans un coin sombre. À présent, l'obscurité l'avait avalée. Elle n'en avait fait qu'une bouchée.

- Je suis tellement écoeurée, Ju. Tellement fatiguée d'être ce que je suis, enchaîna-t-elle.

Mon amie posa sa tête contre mon épaule avant d'ajouter :

- On va le trouver, ton père, comme ça y'en aura au moins une de nous deux qui aura une famille qui a de l'allure.

Nous avons gardé la pose un long moment. Nos corps se complaisaient dans cette symbiose : l'une partageait sa solitude et l'autre allégeait sa peine. Le tableau vivant était mûr pour l'exposition. Il trônerait au beau milieu d'une petite galerie avant-gardiste : « Les putes orphelines de la salle de bain ». Le titre attirerait plusieurs voyeurs, mais aussi des connaisseurs. Pour compléter l'œuvre d'art, mon amie dessouderait sa tête de mon épaule. Nous franchirions

à nouveau le seuil de la porte. Il n'y aurait ni cordon ombilical, ni liquide amniotique, ni placenta. Mais c'est à ce moment qu'elle aurait lieu. Notre seconde naissance. Aucun cri, aucune plainte ne s'échapperait de nos bouches redevenues vierges. Les lamentations appartiendraient à notre passé. Notre futur, lui, serait exempt de toute complication. Nous distribuerions nous-mêmes les rôles. Les pères joueraient des pères, les maris incarneraient des maris et les sales cons ne seraient que ce qu'ils sont. Christine abandonnerait son personnage de danseuse tourmentée et moi, celui de jeune fille égarée. Nous deviendrions deux jeunes femmes. Un point c'est tout.

CHAPITRE 11

Christine s'était démaquillée et changée. Moi, j'aimais trop mon nouveau visage pour le voir disparaître dans le fond de l'évier. Je l'avais gardé. Alors que nous quittions le repère des bêtes sauvages, le petit homme joufflu de l'entrée vint à notre rencontre. Ses dents n'avaient pas perdu leur penchant pour le bout de sa langue. Elles la taquinaient sans ménagement.

- Hé Krystale, j'pensais que tu reztas zusqu'à la fin? Z'avais dit à mes zamis que tu irais prendre un verre avec eux zautres après.
- Non, Jim, j'suis vraiment crevée.

Le cabot poussa quelques gémissements avant de retourner à l'intérieur, la tête basse et la queue entre les pattes.

- On va où, mademoiselle Krystale, demandai-je à mon amie sur un ton moqueur.
- Suis-moi, on va prendre le bus. Je veux te montrer quelque chose, continua-t-elle.

Au premier coin de rue, l'autobus s'immobilisa. Nous pénétrâmes à l'intérieur. Le « bonsoir » de la vieille femme qui monta avant nous se heurta au mutisme du chauffeur glacial. Cette même froideur se lisait sur les visages des usagers. Le Pôle Nord avait élargi son territoire jusqu'au fond de l'engin. Les habitants des derniers bancs étaient transis jusqu'aux os. Deux jeunes hommes

regardaient défilier la route, tandis qu'un troisième avait les yeux cloués sur la *playlist* de son *Ipod*. Des sacs de sport et des sacs à dos érigeaient une frontière artificielle entre leur corps impassible. Debout, la vieille femme encaissait les chocs qui traversaient l'appareil. Elle valsait au gré des lumières et des arrêts. Trente secondes. Une minute. Une minute trente. Toujours la même vague de froid. Je fondis de compassion. Pas un signe de tête invitant ni un regard bienveillant ne lui était destiné. La misère se tenait devant moi dans toute son horreur. Pas une misère comme celle qui inspire un élan de générosité devant la détresse du peuple haïtien. Pas une misère comme celle qui se lit sur le visage d'un enfant qui a faim. Plutôt la misère ordinaire. Celle qui contamine les métropoles et s'infiltré à travers les charpentes du quotidien. Je refusai d'adhérer à cette tendance. Je redonnerais un peu d'humain à l'humanité. Rien de moins. Sous le regard interrogateur de Christine, je m'approchai des sacs en question et d'un seul geste, je leur fis prendre illico la direction du sol. Les trois hommes se décrispèrent et beuglèrent à l'unisson.

- Heille!...
- Woooo!...
- Heu!...
- À partir de maintenant, vos sacs voyageront en seconde classe!
Peut-être que vous ne l'avez pas remarqué, mais...

Je me retournai vers la vieille femme afin de lui demander son nom (« Thérèse », me répondit-elle).

- Thérèse aimerait bien s'asseoir et comme vous n'avez pas l'air de saisir le sens de l'expression « faire preuve de civisme »...

J'étais dans ma lancée, lorsqu'un des trois marmonna quelque chose comme « Ok, c'est beau, assis-toi et ferme ta gueule ». Malgré ses cheveux blancs, la madame Thérèse n'avait rien perdu de son ouïe et encore moins de ses réflexes. D'un geste sec et précis, elle empoigna sa canne avant de l'abattre sur l'espace convoité.

- Toé, tais-toi, elle a ben raison! Si vous savez pas vivre, y faut ben que quelqu'un vous le dise! Si votre mère vous voyait comme ça, croyez-moi qu'elle serait pas fière!

La main grelottante et les yeux submergés de colère, la vieille femme balaya leur visage honteux. Ses lèvres tremblaient toujours lorsqu'elle prit place sur le siège qui lui était destiné.

Les immeubles de la rue Sainte-Catherine et les piétons somnambules se succédèrent encore quelques coins de rue. Bientôt, l'autobus s'engagea dans un virage et la ville s'éteignit. Une série d'usines fantômes me firent bientôt oublier la placidité du Fleuve. Dans la direction opposée, les maisons dissimulaient leur façade aux intrus.

- C'est ici qu'on descend, m'annonça Christine, qui n'avait pas dit un mot depuis que la vieille femme avait exécuté son numéro de *Karaté Kid*.

Je suivis mon amie qui se dirigea vers l'issue la plus proche. Dans un élan de complicité, je jetai un dernier coup d'œil à Thérèse. Elle était toujours assise et contemplait le vide. Elle tenait son arme, solidement ancrée dans sa main droite. Un sourire de satisfaction se dessina sur son visage. Pour elle, la guerre ne faisait que commencer.

- Y faut juste marcher un petit cinq minutes, précisa Christine qui venait de poser son pied sur la terre ferme.
- C'est donc ben mystérieux ton affaire, marmonnai-je en espérant lui soutirer une bribe d'information.
- Tu vas voir, là-bas, on aura la paix et tu pourras me raconter les trucs à propos de ton père.

Elle avait dit vrai. Cinq minutes de marche à travers un quartier aux bâtiments disparates et Christine s'arrêta devant une petite maison. La construction semblait tout droit sortie d'une autre époque. Écrasé entre deux habitations beaucoup plus élevées et isolé derrière une longue entrée gazonnée, l'endroit paraissait désert. La propriété en elle-même n'avait rien de particulier, mais l'environnement dans lequel elle était implantée engendrait un malaise. Bordée de champs de maïs ou érigée dans une clairière, la petite maison aurait semblé féérique. Mais pas ici. À quelques pas d'un *sex shop* et d'un salon de massage – *Pressothérapie extrême et bonheur suprême* – la magie ne pouvait pas opérer. L'architecture du quartier aussi avait quelque chose de désordonné : des hangars délabrés côtoyaient des condos de luxe et des églises centenaires étaient juxtaposées à des aires de stationnement payant. Le secteur était en

pleine mutation. Impossible de nier son passé trouble et son désir d'un avenir équilibré.

- C'est la maison que je vais acheter, Ju, m'annonça Christine, avec un grain de fierté dans la voix. C'est pour ça que j'ai besoin d'argent. Je veux une place juste pour moi. J'ai jamais eu ça. Tu sais le sentiment d'être bien chez toi. Je veux que mes enfants l'aient, eux.

Jamais elle ne m'avait parlé de ce projet d'achat immobilier et encore moins de « ses enfants ». Sa révélation me laissa sans voix.

- Tu dis rien. Je sais, c'est pas super beau, mais j'ai plein d'idées pour que ça le devienne!

Christine était douée pour redorer tout ce qui manquait d'éclat. Cette petite maison ne ferait certainement pas exception. Des jardinières de fleurs égayeraient la balustrade, les marches accidentées seraient réparées et la façade d'un vert douteux appartiendrait au passé.

- Mais ça, on en parlera plus tard. C'est pas le plus important pour l'instant. Parle-moi de ton père. C'est quoi toute cette histoire de résurrection? reprit-elle.

Nous nous étendîmes sur la pelouse humide. Nos deux paires de yeux rivées vers le bleu du ciel devenu noir, j'entamai le récit de ma journée. Un second

tableau prit vie. Une huile sur toile cette fois. Aux contours plus doux, mais aux couleurs tout aussi froides que celles de la salle de bain. Deux jeunes femmes allongées, l'herbe, la petite maison, la nuit qui englobe tout. Une vague ressemblance avec le *Christina's World* d'Andrew Wyeth, mais en plus *dark*. La lumière en moins, un corps en plus et une ville qui n'en finissait plus.

CHAPITRE 12

- Mais qu'est-ce qu'on attend!?! s'énerva Christine, alors que je venais tout juste de lui révéler l'existence du bout de papier translucide qui se terrait dans les ténèbres, tout au fond de ma poche.

Elle exigea un droit de regard sur la chose.

- Je sais pas trop. Et s'il ne veut rien savoir de moi?
- Y'a pas mille façons de le savoir... Allez, lève-toi, on bouge!

Sa dernière réplique n'avait rien d'une proposition. La peureuse en moi tenta de s'esquiver :

- C'est quoi au juste *TMR*? lui demandai-je en pointant le bout de papier.
- *Town of Mont-Royal*. C'est un quartier de riches, ma belle! Ton cher papa est sûrement plein aux as... Peut-être qu'il se cherche une héritière?!

Elle jubilait. Songer à cette possible fortune causa un déferlement de fantasmes dans l'imaginaire de mon amie : exit la petite maison dans la prairie et bonjour le loft au centre-ville! Moi, l'argent m'importait peu. Je suis d'avis que ça ne fait que panser. La plaie, elle, demeure. Pas besoin d'argent pour masquer la mienne. Aucune désinfection, juste de la dissimulation.

Christine fit signe de s'arrêter au premier taxi qui se pointa à l'horizon. Au fur et à mesure que nous nous éloignâmes de la petite maison, celle-ci retrouva son air lugubre.

Mon amie emporta avec elle toutes les visions qui animeraient, un jour, peut-être, son petit coin de paradis.

- Avenue Kenaston à *TMR*, lança t-elle au chauffeur.

La voiture s'élança. Après plusieurs feux de circulation et encore plus de virages, je découvris un immense lopin de terre qui avait échappé à ma culture montréalaise. Même si la nuit avait détourné toutes les couleurs du monde, les arbres géants, les parcs et les fleurs endormies rayonnaient dans mon cœur de petite fille. J'avais cinq ans. Je me balançais dans l'une de ces arrière-cours où les haies minutieusement taillées de papa cohabitaient avec le potager bien engraisé de maman. Une délicieuse brise embrassait les volants de ma robe entre chaque poussée. Nous étions seuls au monde. Seulement lui, moi et ma balançoire prête à décoller vers le ciel. Maman sortit de la maison avec un plateau surchargé de fruits et de breuvages. Les mains de papa disparurent. La balançoire s'élançait toujours. Il l'avait rejointe. Ils semblaient si loin. Tout sourires, ils s'abreuvèrent et dévorèrent les oranges, le melon et tous les autres fruits du plateau. « Papaaaa, papaaaa! Mamannnnn! ». Aucune réponse. Seuls leurs éclats de rire parvenaient à mes oreilles.

« Me semble que tu tournes pas mal en rond... ». Christine m'arracha à mon cauchemar. Elle s'adressait au conducteur. La voiture tourbillonnait encore et encore dans le labyrinthe de verdure.

- Arrêtez! On va descendre ici, réclamai-je, toujours ébranlée par les secousses de ma balançoire imaginaire.

Je m'éjectai illico du taxi à peine immobilisé.

- Ça doit être le stress. Après tout, on s'en va quand même rencontrer ton père que tu croyais mort, c'est pas rien! me rassura mon amie qui prit place à mes côtés sur la chaîne de trottoir.
- Je ne sais plus si c'est une bonne idée. Le chauffeur de taxi était perdu. C'est peut-être un signe.
- C'est juste parce qu'il ne vient jamais ici. Les riches ont tous des voitures. *Fuck* le chauffeur! blagua-t-elle.

Elle avait sans doute raison. Cette histoire de signe semblait tout aussi crédible que les horoscopes de journaux. Je tentai de me souvenir de ce que j'avais lu cette semaine sous le signe du cancer, lorsque Christine se leva d'un trait. Elle traversa l'intersection, le regard cloué sur quelque chose qui m'avait échappé. Dépourvue de pompons et d'uniforme, elle se mit à jouer à la meneuse de claques : elle frappait des mains et sautillait sur elle-même. À mi-chemin entre cette pseudo *cheerleader* et l'endroit où s'était arrêté le taxi, je compris ce qui avait déclenché son trop plein d'énergie. Le réverbère illuminait chacune des

lettres blanches qui trônaient au-dessus de l'octogone rouge : Avenue Kenaston.

CHAPITRE 13

La rue était identique à celles parcourues à bord du taxi. Tout y était plus grand que nature. Même le chat qui traversait nonchalamment l'intersection semblait plus gras que ceux qui squattaient sous ma galerie. Aucun doute, l'engrais et le foie gras coulaient à flot. 438. 494. 523. Plus on se rapprochait de notre but, plus les scénarios catastrophes se bouscuaient dans ma tête. Tous plus dramatiques les uns que les autres, j'en étais à celui du tremblement de terre qui fissurait la rue, lorsque Christine s'exclama : « 555, on y est! ». Double vérification au sol. Juste au cas où. Négatif. L'asphalte était bel et bien intact.

Deux lions plâtrés montaient la garde à l'entrée et d'immenses colonnes stabilisaient la demeure. On aurait dit un curieux croisement entre la Maison Blanche et la propriété d'Elvis à Graceland. Un objet noir et longiligne dissimulé tout au fond du stationnement attira mon attention. J'en eus le souffle coupé. Un panier de basket-ball. Merde. Il avait assurément d'autres enfants. Christine lut la détresse sur mon visage.

- Prends ça du bon côté, t'as peut-être un petit frère... Ou un père super sportif!
- Justement! Pourquoi aurait-il besoin d'une revenante de fille comme moi s'il a déjà une belle grande famille!?

Son regard changea d'un coup sec. Une lueur noire l'avait traversé.

- Ok, si c'est vraiment ce que tu penses, on s'en va! J'peux pas croire que tu ne cogneras pas à cette maudite porte juste parce que t'as trop la chienne! Moi, si j'étais à ta place...

Une lumière illumina la maison voisine. Christine avait haussé le ton. Presque crié. Son visage s'était enflammé et ses yeux inondés. Elle était forte et moi pas. Ma lâcheté la dégoûtait. Elle échangerait son père contre le mien si elle le pouvait. Mais son père à elle n'habitait pas ce genre de quartier ni ce genre de maison et ça, elle le savait.

Je lui pris la main et l'entraînai vers la porte d'entrée. Je pris soin de jeter un regard menaçant au panier de malheur. Face à la porte de bois, je dus me séparer de mon amie. La Peur envahit mes mains. Elle les imbiba d'une sécrétion qu'Elle seule savait fabriquer. Une eau chaude et salée qui s'emparait des plus faibles. Elle submergea mes pores les plus vulnérables. Mes mains, mes pieds et mon front capitulèrent les premiers. Mon index enfonça le bouton de la sonnerie et laissa choir derrière lui quelques gouttelettes de terreur. Les notes joyeuses résonnèrent aux quatre coins de la maison et se heurtèrent aux objets inanimés. Une éternité. Deux éternités. Trois éternités. Toujours aucun signe de vie. Il n'était pas trop tard. La fuite était toujours possible. La fuite. La sonnerie. La fuite. La sonnerie. On décida à ma place. La porte s'ouvrit. Il était là, devant moi. Tout en couleurs, l'homme de la photographie prenait vie. Moins souriant, plus musclé, mais il était là. Son nez, sa bouche et ses yeux étaient les siens et les miens à la fois. Ce n'était

pas lui, l'individu monochrome au milieu d'un champ, mais la ressemblance était saisissante.

- *What's going on?...*

Il avait parlé. Il m'avait parlé. Cette voix, je l'avais déjà entendue. Bien avant le coup de téléphone. Bien avant aujourd'hui.

Sclérosée. Désarmée. La bouche entrouverte. Incapable d'étirer un muscle, la mâchoire y compris. Il fallait répondre. Maintenant. Christine déjoua ma paralysie. Elle brandit la petite photographie que je lui avais dévoilée plus tôt.

- *We need to see Kim Nguyen. Does he live here?*

À cet instant, un second homme se manifesta. Impossible de distinguer son visage, seule sa silhouette se profilait au loin.

- *It's passed midnight. It's too late to invite your friends over!* lança celui qui, visiblement, venait de sortir du lit.

- M. Nguyen? C'est vous? demanda Christine.

- ... Oui?... Pourquoi?...

- Je suis une amie de Julie. Julie Nguyen... Votre fille! Elle est ici avec moi, continua-t-elle.

J'étais un témoin. Un spectateur au cinéma, non, au théâtre. Les comédiens étaient doués. Surtout Christine. Elle assumait à merveille ses deux rôles : le

sien et le mien à la fois. De toute façon, je n'avais jamais voulu devenir comédienne. Elle, si. L'obscurité de la régie et l'anonymat de l'arrière scène m'avaient toujours comblée. Pas les applaudissements. Me dissoudre dans l'inertie des choses, voilà ce qui me plaisait. Mais là, il n'y avait ni décor, ni rideau pour me faire oublier. J'étais complètement transparente et contaminée par le venin de la Peur. Le jeune homme qui nous avait froidement accueillies était lui aussi infesté par le même parasite que moi : son corps semblait immobile et sans vie. L'homme-silhouette apparut à côté de l'homme-statue et lui demanda d'aller se statufier ailleurs ou quelque chose comme ça. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Mes sens ne répondaient plus à l'appel. L'homme-statue se changea en homme-robot. Il fit pivoter sa tête vers la voix, entama une ouverture de la mâchoire, manqua d'énergie, pivota à nouveau sa tête vers mon cadavre rectiligne et s'éloigna à reculons. Horrifié.

- Qu'est-ce que vous me voulez? cracha celui qui était sorti de l'ombre.

Christine lui tendit la photographie. L'homme la saisit. Hypnotisé par l'image, il referma au ralenti la porte derrière lui et s'affala sur le sol. Un douteux mélange d'Œdipe devant la découverte de sa conception incestueuse et d'Hamlet devant l'annonce de la mort d'Ophélie. Encore un comédien. Tel un chœur échauffé au beau milieu d'une tragédie, Christine s'affaira à lui déballer tout ce que je lui avais confié plus tôt. J'entendis le récit de ma vie raconté avec une telle fougue que je doutai un moment que j'en fus l'héroïne : ma mère, ses mensonges, ma grand-mère, sa maladie, sa mort, ma quête paternelle...

Toutes les perversions de ma généalogie éclataient au grand jour.

Il s'était tu et n'avait pas remué la moindre articulation depuis que Christine avait exécuté son plongeon dans mon passé. Elle quitta l'abîme des profondeurs et remonta à la surface. L'oxygène commençait à lui manquer. Elle méritait une note parfaite. La plongeuse allait remporter l'Or. Le juge prit la parole.

- Je savais qu'un jour cela devait se produire, mais je croyais que j'avais encore le temps... Le temps passe si vite.

Il leva les yeux vers moi. Il était beau. J'avais son nez et sa bouche. Tant de jours, de mois et d'années que nous aurions pu partager lui et moi, moi et lui. Mais il avait choisi de fuir.

- Ta mère et moi, c'est l'histoire d'un soir... D'une nuit. On ne se connaissait même pas... Elle est venue m'annoncer qu'elle était enceinte... J'étais jeune et endetté... Ma mère avait tout investi dans mes études, elle n'accepterait jamais... Ta mère m'avait promis... Je n'avais pas le choix... Un an plus tard, elle est revenue chez moi... Elle tenait son fils, notre fils, ton frère jumeau... Elle nous l'a confié et elle, nous ne l'avons plus jamais revue...

Un tsunami m'avait emportée. Moi et mes rêves de petite fille à papa. Il avait tout balayé sur son passage. Je ne parvenais plus à respirer. Je me noyais de l'intérieur. Mon géniteur, lui, avait décidé de plonger. Pas pour me sauver : il

était en chute libre. Il n'aspirait pas au podium. On avait élevé le tremplin d'une centaine de mètres et évacué l'eau de la piscine. Son atterrissage lui serait fatal. Je l'attendais tout en bas. Je m'agenouillai à côté de celui qui venait de s'écraser. Remplir la piscine de mon eau salée à moi. La faire déborder. Baigner dans l'ignorance. Dans son ignorance : comment vais-je l'annoncer à ma femme? Comment réagira t-elle? Est-ce que mon fils voudra toujours de moi? Réussira-t-il à me pardonner? J'étais en train de me noyer dans ses flots d'interrogations à lui lorsque Christine me ramena sur la terre ferme.

- Minute là! Si Julie a un frère jumeau, c'est une bonne nouvelle, non? Faites les présentations... Quelque chose... Il faut rattraper le temps perdu, non?
- Ma vie est déjà bien assez compliquée comme ça... Ma femme ne supporterait pas une nouvelle de ce genre... Elle a toujours eu de la difficulté à accepter que j'aie eu un enfant avec une autre femme... Lui parler de toi? Non, jamais...

Mon amie avait posé les questions, mais les réponses m'étaient directement adressées. Celui qui avait plongé pataugeait. Déblatèrait sur ses difficultés familiales et professionnelles, multipliait les regrets, mais jamais ne s'intéressa à moi, sa fille-épave. J'hésitai à lui tendre la main, à lui jeter une bouée. À lui dire que je comprenais, que je ne lui causerais pas d'embêtement, que je ne voulais pas être un fardeau... Plus il pataugeait, moins j'avais envie de le secourir. Il se débattait avec lâcheté et j'en avais le mal de mer. Mon père était

à la dérive. Je préférerais le regarder s'enfoncer. Disparaître dans un tourbillon d'écume.

CHAPITRE 14

S'était-il noyé? Avait-il nagé en petit chien jusqu'à la rive? Je l'ignorais et ça m'était égal. Christine et moi avions quitté cette contrée peuplée d'une végétation surfertilisée, de voitures trop cirées et d'habitants tout aussi clinquants. J'avais besoin de me libérer, de reprendre contact avec la réalité. Je sortis de scène et voulus m'éloigner le plus possible des projecteurs. Christine me suivait sans répliquer. À mort les didascalies.

Physiquement, il n'y avait plus que moi et la route. Dans ma tête, le chaos. Les paroles de ma mère (« Je ne sais pas ce que ta grand-mère a bien pu te raconter »), de l'épicier (« Ton père, Kim, n'est pas mort ») et de mon père (« Lui parler de toi? Non, jamais... ») défilaient et s'entrechoquaient à l'infini. Puis, au bout d'un moment, la route s'arrêta. Ou ce fut peut-être moi. Et là, plus rien n'eut d'importance. Ou presque. Mon frère, mon jumeau, seul lui m'importait. Lui aussi avait été rejeté. Ses premiers cris avaient-ils effrayé ma mère, notre mère? Pourtant, mes poumons s'étaient déjà enflammés. Mes cris de bébé naissant, d'enfant colérique et d'adolescente rebelle avaient déjà rebondi sur tous les murs de la ville. C'est ainsi que j'avais tenté de me libérer toute ma vie. Par les cris. Au-dessus de la ville-maquette, je récidivai et fis ce que j'accomplissais de mieux : déverser ma laideur sur les toits des édifices et des maisons somnolentes. Le Mont-Royal n'avait jamais tant gémi.

Quelque chose s'était rompu entre deux plaintes. La tempête qui venait de se déchaîner à travers mon corps et ma tête avait raclé le fond de mon océan et déterré une chose horrible. Une chose qui pourrissait en moi depuis déjà bien longtemps. Plus rien n'obstruait la plaie qui me démangeait. La brise du vent zigzagua entre les fissures et les écoulements transparents. Une réparation s'amorça. Tout s'accéléra. Christine assista à la miraculeuse opération. Elle ne vit pas l'inflammation diminuer, les vaisseaux sanguins s'agiter et les tissus cellulaires se régénérer, mais sa présence m'apaisa. Elle s'approcha de mon âme convalescente. Dans un élan de complicité, nous nous époumonâmes à l'unisson. La vibration fut aiguë, moins sinistre que les précédentes. Le soleil répondit à l'appel. Nous contemplâmes la ville qui reprenait son souffle.

CONCLUSION

Le cri ultime de Julie retentit sur chaque immeuble de la métropole. C'est ainsi que notre héroïne célèbre sa délivrance. Julie a trouvé la liberté qu'elle a toujours recherchée. Afin de mettre fin à sa quête, elle a dû assembler un puzzle dont elle ne possédait pas tous les morceaux. Une fois le secret entourant la disparition de son père dévoilé, les pièces se sont emboîtées les unes dans les autres. Julie peut maintenant reprendre son souffle, puisque dorénavant, elle sait. Elle sait qu'elle a hérité ses yeux en amande d'une femme qui aimait boire son thé brûlant et d'un homme aux habiles talents de comédien. Elle sait aussi que ses yeux sont ceux d'un peuple marqué par de longues guerres et aujourd'hui noyé sous des milliers de rizières. Mais ce qu'elle sait par-dessus tout, c'est que tous ses traits, elle les partage avec un autre : son frère jumeau.

Julie a fait un voyage dans son passé afin de comprendre son présent et envisager son futur. De fait, la connaissance de soi s'avère un élément essentiel à l'aboutissement de la quête identitaire du personnage adolescent métissé ou issu de l'immigration. Par conséquent, nos recherches nous ont permis de constater qu'une double ouverture sur l'autre et sur le passé constitue en quelque sorte un passage obligé pour celui qui entreprend un tel cheminement. Ensuite, les textes étudiés ont illustré que la notion d'identité n'est pas seulement de nature sociétale, mais qu'elle est indissociable d'une certaine forme de collectivité. En effet, le « moi » prend vie au sein d'une communauté qui partage la même langue, la même culture et les mêmes

valeurs. Dans un second temps, le sujet se voit confronté à l'autre, soit à une nouvelle société d'accueil par exemple, et choisit ainsi de s'identifier à l'un ou l'autre de ces groupes. Dans le cas de Julie, il lui faut savoir d'où elle vient pour entrevoir où elle ira, individuellement. Les « voix » et les « voies » jouent ainsi un rôle majeur dans l'ambitieux projet des héros. Pour faire entendre leur propre voix parmi la cacophonie, ces derniers doivent écouter celle des autres, y compris celle (ou celles) de leurs parents, et repérer la leur. Si dans le cas contraire, ils choisissent de renier leurs origines et font fi des voix qui les rattachent à leur culture maternelle, les personnages adolescents n'accéderont qu'à une parcelle de vérité.

Dans un passé pas si lointain, l'immigration et le métissage étaient marginalisés par la société. Mais aujourd'hui, grâce à l'intérêt grandissant des sciences humaines à l'égard de ces problématiques culturelles, les « voix » cherchent à se faire entendre. Des écrivains, tels Leïla Sebbar et Azouz Begag, participent à ce mouvement qui rejette le mutisme des générations précédentes et donne la parole à des minorités trop longtemps ignorées. Leurs personnages, Momo, Béni, Ismaël et les autres adolescents des récits prêtent ainsi leurs traits à une lutte qui s'inscrit dans un cadre plus large que celui de leur quête identitaire : celle d'une libération discursive. En abolissant les frontières et en laissant parler l'espace et la mémoire, les écrivains ont mis en place un rapport de force entre les personnages et leur destinée. Ceux-ci ont écouté leurs prédécesseurs et revendiquent à présent leur place dans leur société d'accueil : voilà un nouveau tournant dans la représentation de l'immigration en littérature. L'appropriation d'un territoire et de ce qu'il leur offre

sur le plan culturel participe à l'hybridité qui caractérise les personnages adolescents métissés ou issus de l'immigration. Force est de constater que leur véritable quête en est une de liberté, à l'instar de celle de leurs créateurs, qui parviennent à leurs fins en choisissant le français comme langue d'écriture.

L'espace, à la fois réel et fictif – celui que préserve dans son esprit la première génération d'immigrants – participe lui aussi à ce processus libérateur. Au cours de nos recherches, nous avons retenu la figure du marcheur afin d'illustrer les questions de déplacement dans l'espace en contexte urbain. En empruntant une multitude de voies, la marche permet en effet à celui qui la pratique de se construire. Un autre type de déplacement nous aura également intéressée : l'exil des premières générations d'immigrants. Les questions de perception de la terre natale, comme nous l'avons vu, ont une influence marquante sur le quotidien des personnages adolescents et sont nécessaires à l'apprentissage de ces derniers. En effet, la connaissance de soi passe aussi par celle des ancêtres. Les « voies » qui mènent les héros mis en scène dans les œuvres de notre corpus vers l'épanouissement de leur individualité ne sont pas uniquement celles de la métropole, mais aussi celles parcourues par leurs parents. La notion de filiation représente ainsi un aspect fondamental dans leur quête et, comme l'a souligné Benarab, « ...les courts séjours dans le pays de leurs parents ne constituent pas un acte de tourisme, ni un départ en villégiature mais bien la quête d'une filiation avec un passé¹⁰⁵ ». Amar, le grand frère révolté dans *Ismaël dans la jungle des villes*, ne tarde pas à le découvrir : ce sera le centre pour délinquants ou la maison de son oncle en Algérie. Ses

¹⁰⁵ Benarab, A., *Les voix de l'exil*, ouvr. cité, p. 118.

parents choisissent pour lui la seconde option dans l'espoir que le retour au pays de ses ancêtres lui ouvre les yeux sur son présent. Un double constat s'impose ainsi lorsqu'il est question de la problématique des «voix » et des « voies » : les personnages adolescents métissés ou issus de l'immigration doivent composer avec les temps présent et passé en simultané afin de favoriser leur épanouissement.

Un autre facteur s'est avéré significatif au cours de nos recherches : le cadre temporel. L'ère dans laquelle évoluent les personnages de notre corpus est marquée par la technologie. Plus disponible et plus performante que jamais, elle influence leur parcours identitaire et leur permet d'accéder instantanément à un savoir infini. Dans le cas qui nous occupe, ce sont les moyens de transport ainsi que les moyens de communication qui ont retenu notre attention. Aujourd'hui, à travers les médias et Internet, les jeunes côtoient un nombre illimité de nouveaux modèles identificatoires et peuvent aller en tout temps à la rencontre de leurs pairs grâce à l'accessibilité des transports en milieu urbain. Autant la fuite physique que psychologique se voit facilitée par l'avènement de ces technologies. D'un côté, le sujet peut obtenir plus facilement des réponses à ses interrogations, et, ainsi, comprendre peut-être mieux qui il est, tandis que de l'autre, il peut choisir de s'isoler encore plus du reste du monde. Le personnage adolescent retrouve dans les sessions de *clavardage* et les moteurs de recherche l'autonomie et le sentiment d'indépendance qu'il recherche tant... Pourquoi aurait-il alors besoin du savoir des adultes? La prégnance de la technologie aura en ce sens joué un rôle décisif dans la quête identitaire du personnage adolescent. À certains

moments, elle aura même été jusqu'à élargir le fossé entre les deux générations, rendant de ce fait impossible la transmission des valeurs ancestrales et, par extension, la transmission de la langue maternelle. Ironiquement, si l'accessibilité aux différentes technologies permet aux héros de s'imprégner du mode de vie occidental, elle les éloigne du même coup de leurs racines orientales.

Aujourd'hui, avec la montée en flèche de la popularité des réseaux sociaux et autres outils Internet, on parle désormais de la création d'une identité numérique :

Les identifiants numériques peuvent se définir comme autant de signes qui caractérisent un individu de son point de vue, partiellement ou totalement, de manière définitive ou temporaire, dans le contexte électronique. Ces signes sont créés et gérés en ligne. (...) Les identifiants numériques sont donc bien à la base de la construction de l'identité numérique¹⁰⁶.

Chaque personne posséderait une seconde identité... Qui n'a peut-être rien à voir avec la « vraie vie ». Une fois tapi derrière l'écran de son ordinateur, son utilisateur est libre de dévoiler ou même d'inventer les informations qui le concernent : il peut devenir qui il veut en quelques clics. Une nouvelle réalité qui nous amène à constater que les « voix » et les « voies » demeurent des éléments décisifs en ce qui a trait aux problématiques identitaires. Tels de véritables caméléons, les deux homonymes s'adaptent à l'ère du temps dans lequel ils sont représentés, rendant de ce fait la problématique identitaire

¹⁰⁶ Iteanu, O., *L'Identité numérique en question*, Paris, Éditions Eyrolles, 2008, p. 5 et 7.

toujours d'actualité. Aujourd'hui, les jeunes passent un nombre incalculable d'heures à naviguer sur le net, alors même si les questionnements identitaires restent les mêmes, les façons d'y répondre, elles, n'ont pas fini d'évoluer et de se renouveler.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres à l'étude

Begag, A., *Béni ou le paradis privé*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 172 p.

Begag, A., *Dis oualla!*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1997, 77 p.

Sebbar, L., *Ismaël dans la jungle des villes*, Montréal, Éditions du Trécarré, coll. « Jeunes du monde », 1997, 94 p.

Ouvrages et articles de référence

Métissage et identité

Albert, C., (sous la dir. de), *Francophonie et identité culturelle*, Paris, Éditions Karthala, 1999, 338 p.

Ayari, F., « Le Thé au harem d'Archi Ahmed » de Medhi Charef, *Sans frontière*, n° 76, mai 1983, p. 36-37.

Benarab, A., *Les voix de l'exil*, Paris, L'Harmattan, 1994, 236 p.

Bonn, C., Khadda, N., et Mdarhri-Alaoui, A., (sous la dir. de), *La littérature maghrébine de langue française*, Paris, EDICEF-AUPELF, 1992, 272 p.

Bouche-Florin, L., Skandrani, S.-M., et Moro, M. R., « La construction identitaire chez l'adolescent de parents migrants. Analyse croisée du processus identitaire », *Santé mentale au Québec*, 2007, vol. 32, n° 1, p. 213-227.

Bourin, A., *Les nouvelles littéraires*, n° 1186, 25 mai 1950.

Brahimi, D., *Taos Amrouche, romancière*, Paris, Éditions Joelle Losfeld, 1994, 171 p.

Carpanin Marimoutou, J.-C. et Racault, J.-M., (sous la dir. de), *Métissages : linguistique et anthropologie*, Paris, L'Harmattan, Tome 1, coll. « Littérature-Histoire », 1992, 323 p.

Déjeux, J., *La littérature algérienne contemporaine*, Paris, PUF, Que sais-je?, 1979, 126 p.

Déjeux, J., *La littérature maghrébine d'expression française*, Paris, PUF, 1992, 127 p.

Delbart, A.-R., *Les exilés du langage : Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Francophonie », 2005, 262 p.

Delbart, A.-R., « Un atout pour la construction d'une conscience linguistique de la langue cible chez les apprenants de français langue étrangère : l'exemple des écrivains « venus d'ailleurs » », *Glottopol* (Revue de sociolinguistique en ligne), n° 6, juillet 2005, p. 134-146.

Gauvin, L., *L'écrivain à la croisée des langues*, Paris, Éditions Khartala, 2000, 182 p.

Heller, M., « Une approche sociolinguistique à l'urbanité », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 36, n° 1, 2005, p. 321-346.

Joubert, J.-L., *Les voleurs de langue : traversée de la francophonie littéraire*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2006, 129 p.

Kokis, S., « Solitudes entre deux rives », *Tangence*, n° 59, janvier 1999, p. 133-137.

Sorin, N., (sous la dir. de), *Imaginaires métissés en littérature pour la jeunesse*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Éducation-recherche », 2006, 148 p.

Tourn, L., *Chemin de l'exil, vers une identité ouverte*, Paris, Éditions Campagne Première, 2003, 199 p.

Turgeon, L., (sous la dir. de), *Regards croisés sur le métissage*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2002, 233 p.

Nouvelles littéraires, n° mars, avril et mai 1940.

Adolescence

Berlioz, G. et Richard, A., (sous la dir. de), *Les 15-25 ans, acteurs dans la cité*, Paris, Éditions SYROS, 1995, 205 p.

Boudreault, P.-W. et Parazelli, M., *L'imaginaire urbain et les jeunes, la ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*, Québec, PUQ, coll. « Problèmes sociaux et interventions sociales », 2004, 354 p.

Boudreault, P.-W. et Jeffrey, W., (sous la dir. de), *Identités en errance, Multi-identité, territoire impermanent et être social*, Québec, PUL, coll. « Sociologie au coin de la rue », 2007, 222 p.

Fortin, S., (sous la dir. de), *Adolescence en contexte urbain et cosmopolite, regards anthropologiques et implications cliniques*, Montréal, Éditions du CHU Sainte-Justine, 2006, 217 p.

Hawkins, D., *Quand votre adolescent est en crise, comment accompagner votre enfant*, Paris, Éditions Farel, coll. « Un psy dans la poche », 2003, 65 p.

Le Breton, D., *En souffrance, adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Éditions Métailié, 2007, 361 p.

Le Breton, D., *Cultures adolescentes : entre turbulence et construction de soi*, Paris, Éditions Autrement, (volume 247, coll. « Mutations »), 2008, 179 p.

Vanek Dreyfus, A., *La crise adolescente*, Paris, éditions Studyrama, coll. « Éclairages », 2005, 211 p.

Espace et mobilité

Choay, F., *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2006, 410 p.

Kaufmann, V., *Les paradoxes de la mobilité : bouger, s'enraciner*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Le savoir suisse », 2008, 115 p.

Le Breton, D., *Éloge de la marche*, Paris, Éditions Métailié, coll. « essais », 2000, 186 p.

Ollé-Laprune, P., « La ville dans la littérature mexicaine, effritements, pouvoirs et mensonges », in *Essais, chroniques et témoignages*, *Artelogie*, n° 2, 2012, p. 1-6.

Westphal, B., (sous la dir. de), *La Géocritique, mode d'emploi*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000, 311 p.

Références théorique et critique

Béguin, M. Biet, C. Gengembre, G. Goldzink, J. Kaddour, H., *Anthologie, textes et parcours en France et en Europe 2^e/1^{er}*, Paris, Éditions Belin, 2000, 670 p.

Horvath, C., *Le roman urbain contemporain en France*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, 260 p.

Nepveu, P., *L'écologie du réel - mort et renaissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988, 243 p.

Vaillant, A., *La crise de la littérature : romantisme et modernité*, Grenoble, ELLUG, 2005, 395 p.

Weidmann-Coop, M.-C., *Le Québec à l'aube du nouveau millénaire : entre tradition et modernité*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008, 436 p.

Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse, Paris, Éditions Larousse, 1985, tome 15.

<http://www.larousse.fr/dictionnaires>

Autres ouvrages cités

Rousseau, J.-J., *Œuvres complètes, Les Confessions, volume 5*, Paris, Hachette, 1865, 597 p.

Sartre, J.-P., *Huis clos*, suivi de *Les mouches*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, 245 p.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1967, 512 p.

Autre

Gauvin, L., plan de cours, Séminaire de 2^e et 3^e cycles : *Écritures de la perte. Mémoires, langues et identités dans les littératures francophones*, Université McGill, Montréal, Hiver 2009.